

Poèmes de Paris ; Au fil de  
l'eau : 1877-1880 (Nouvelle  
édition) / Albert Mérat

Mérat, Albert. Auteur du texte. Poèmes de Paris ; Au fil de l'eau : 1877-1880 (Nouvelle édition) / Albert Mérat. 1907.

**1/** Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.

- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

[CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE](#)

**2/** Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

**3/** Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

**4/** Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

**5/** Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

**6/** L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

**7/** Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter [utilisation.commerciale@bnf.fr](mailto:utilisation.commerciale@bnf.fr).

8<sup>e</sup> Ve  
87/66

*Coussine la Couverture*

ALBERT MÉRAT

19456

# POÈMES DE PARIS



AU FIL DE L'EAU

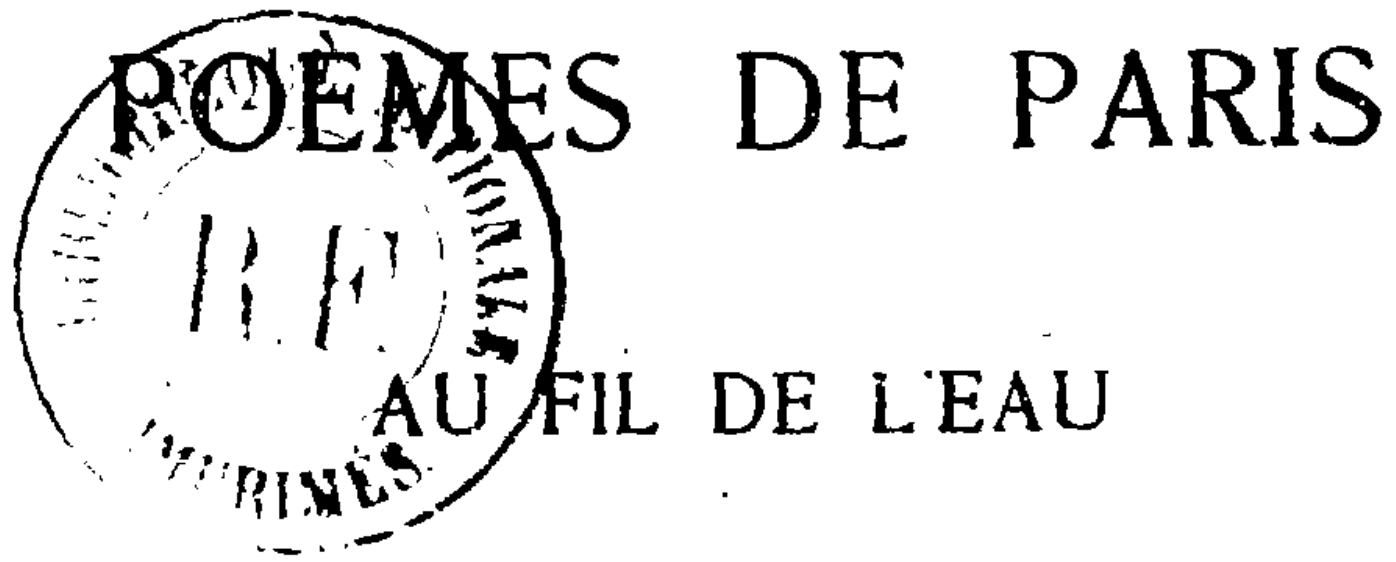
1877 - 1880

NOUVELLE ÉDITION



PARIS  
ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR  
23-33, PASSAGE CHOISEUL, 23-33

M DCCCXVII



8<sup>e</sup> Y e  
6766

# A LA MÊME LIBRAIRIE

---

## ŒUVRES COMPLÈTES DE ALBERT MÉRAT

LES CHIMÈRES, poésies couronnées par l'Académie française,  
2<sup>e</sup> édition (*épuisé*).  
L'IDOLE, sonnets (*épuisé*).  
LES SOUVENIRS, sonnets.  
LES VILLES DE MARBRE, poésies couronnées par l'Académie française.  
L'ADIEU, poème.  
PRINTEMPS PASSÉ, poème.  
LE PETIT SALON, en vers (1876-1877).  
AU FIL DE L'EAU, poésies.  
POÈMES DE PARIS.  
VERS LE SOIR, poésies couronnées par l'Académie française.  
TRIOLETS DES PARISIENNES DE PARIS.  
LES JOIES DE L'HEURE.  
CHANSONS ET MADRIGAUX.  
VERS OUBLIÉS.  
PETIT POÈME.  
LES TRENTE-SIX QUATRAINS A MADAME.  
LES TRENTE-SIX DÉDICACES.  
LA RANCE ET LA MER.  
QUELQUES PAGES AVANT LE LIVRE.  
PETITES PENSÉES D'AOUT.

---

POÉSIES (*Les Chimères, l'Idole, les Souvenirs, les Villes de Marbre*). Lemerre (PETITE BIBLIOTHÈQUE LITTÉRAIRE).

---

ŒUVRES CHOISIES (1863-1904), avec une Introduction par ERNEST PRÉVOST. — Lemerre.

---

## ALBERT MÉRAT ET LÉON VALADE

AVRIL, MAI, JUIN, sonnets. — Poésies de Léon Valade, tome I.  
Lemerre (PETITE BIBLIOTHÈQUE LITTÉRAIRE).  
INTERMEZZO, Poème traduit de Henri Heine (*épuisé*).

---

*A paraître :*

POUR LES LETTRES. — ÉPIGRAMMES. — AUTRES VERS OUBLIÉS.

---

Imp. BONVALOT-JOUVE, 15, rue Racine, Paris.

ALBERT MÉRAT

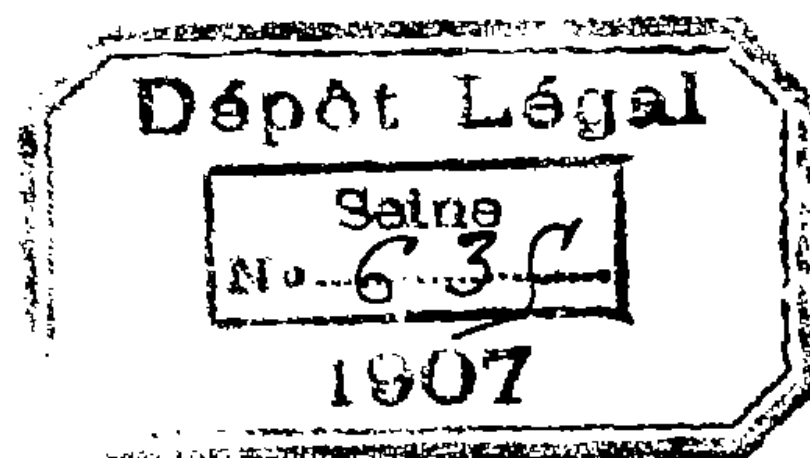
# POÈMES DE PARIS



AU FIL DE L'EAU

1877 - 1880

NOUVELLE ÉDITION



PARIS  
ALPHONSE LEMERRE, EDITEUR  
23-33, PASSAGE CHOISEUL, 23-33

M DCCCXVII

# POÈMES DE PARIS

(1880)

# PARISIENNES

A THÉODORE DE BANVILLE



## L'OUVERTURE DU SALON

C'est aujourd'hui spectacle et c'est une première !  
Seulement ce n'est pas le soir, ni la lumière  
Du gaz qui fait valoir la scène et le décor,  
Mais le soleil de Mai charmant et pâle encor.  
Les grands salons sont peints de nymphes peu vêtues,  
Les massifs du jardin blanchissent de statues,  
Et rien n'est plus joli que toutes ces couleurs,  
Ces groupes sur les murs, ces gestes dans les fleurs,  
Ces tons clairs et précis ou ces notes voilées  
Dans un vague lointain de salles et d'allées.  
Devant un bon tableau dont on connaît l'auteur  
La foule est immobile, ou passe avec lenteur ;  
C'est comme dans le monde une fête choisie  
Mais où l'on est vêtu selon sa fantaisie,  
Sans la mise uniforme et le triste habit noir.  
Les femmes qui s'en vont, souriantes, sans voir,  
Marquant un nom d'un trait délicat ou facile,  
Portent tout simplement la toilette de ville :

Cette toilette fraîche et frêle que l'été  
Fait encore plus belle en sa légèreté,  
Si savante, malgré sa façon ingénue,  
Que le velours tenant sur une épaule nue  
A peine, en un hasard de chute qu'on attend,  
N'a rien de moins sévère ou de plus irritant.  
L'étoffe modelée à la courbe des hanches  
Est une trahison sous les dentelles blanches ;  
Les chapeaux sont des fleurs et même des oiseaux,  
Et ces pièges d'amour prennent à leurs réseaux  
Les rêveurs éblouis, qui, toute une journée,  
Vivent d'une figure exquise ou chiffonnée.

Lorsque l'on sort, lassé d'avoir vu sur les murs  
Des villages, des ciels étincelants et purs,  
De blanches nudités sincères ou menteuses,  
On suit, sans y penser, les blondes visiteuses,  
Les robes que les pas rythment comme un essor,  
Les belles nuques d'ambre où court un frisson d'or ;  
Et quand, les yeux éteints et les jambes brisées,  
On revoit le printemps dans les Champs-Élysées,  
Tout ce monde factice et vide disparaît.  
Les grands marronniers sont comme un peu de forêt.  
Le vrai soleil rayonne et peint avec des flammes  
Un caprice nouveau de toilettes de femmes.

## TOILETTES D'ÉTÉ

A J. GUILLEMET

L'été, quand le soleil couchant  
Déploie au ciel ses oriflammes,  
Je me réjouis en marchant  
A voir les toilettes des femmes :

Ce tourbillon extravagant  
De percales ébouriffées,  
De plis retenus sous un gant,  
De mousselines pour les fées ;

Des plumes, des jais, des paillons  
Dont les singes seraient bien aises,  
Des nœuds comme des papillons,  
Pris aux images japonaises.

Tout le fouillis parisien,  
Les riens charmants d'une vitrine,  
Relevés par le goût ancien  
D'un bijou d'or sur la poitrine ;

Des caprices hors de propos,  
Des incartades enfantines,  
Des rêves de petits chapeaux  
Et des trouvailles de bottines.

Pour la forme et pour la couleur  
Ces toilettes semblent écloses  
D'un oiseau-mouche et d'une fleur  
Ou d'un souffle d'air sur des roses.

Périssent le chiffon d'hier,  
Pourvu qu'un plus joli renaisse.  
O variantes de cet air :  
Élégance, charme et jeunesse !

Bouillons, jupons bouffants, volants,  
Cols gaufrés montant sur la nuque,  
Guipures noires, tulles blancs,  
Cheveux plus lourds qu'une perruque ;

Ombrelle longue en taffetas,  
Dentelle frêle des voilettes,  
Laisant derrière chaque pas  
Comme une odeur de violettes ;

Poème fin, frivole et fou,  
Strophe du pied et du corsage,  
Rythme de la taille et du cou,  
Vous confondez l'esprit du sage.

## AUX FEMMES QUI PASSENT

Mignonnes, qui, matin et soir,  
Passez charmantes par les rues,  
Douce au cœur, douces à voir,  
Et tout de suite disparues ;

Vous qu'un caprice du chemin,  
Un simple mouvement dérobe  
Tout entières, depuis la main  
Jusqu'au pied petit sous la robe ;

Parce que toutes vous avez  
Un instinct de grâce mutine  
Quand vous posez sur les pavés  
La pointe de votre bottine ;

Et que vous êtes le hasard,  
L'imprévu fugace, la chose  
Qui nous laisse dans le regard  
Comme un éclair joyeux et rose ;

---

Le temps que vous preniez nos yeux  
A votre attirance subtile,  
Un trouble, hélas ! délicieux  
Rend toute défense inutile.

Brune ou blonde, mirage égal !  
La pensionnaire ingénue,  
La grisette, cet idéal,  
La marquise, cette inconnue !

Et ce couple parisien  
Redoutable à ceux qui s'attardent,  
Petite dame et petit chien,  
Museaux roses qui vous regardent.

Notre pauvre cœur est si grand !  
Parfaites, à l'abri des doutes,  
Avec confiance on vous prend  
Pour vous y faire tenir toutes ;

Toutes avec vos petits airs,  
Vos petits nez, et sur vos bouches  
Vos jolis rires gais et clairs  
Ou vos grandes mines farouches ;

En jupon triple, en jupon blanc,  
En robe verte, grise ou bleue,  
Avec les houppes du volant  
Qui sont les plumes de la queue,

Alouettes de boulevard  
Que suivent les pas des artistes,  
Toujours en route tôt ou tard,  
Soleil et chanson des jours tristes;

Gais et subtils frissonnements,  
Grâce adorable, beauté même,  
Oiseaux légers, oiseaux charmants,  
Femmes qui passez, je vous aime.



## LA MESSE DE MIDI

A FRANÇOIS COPPÉE

Sous la neige d'hiver ou le ciel attiédi,  
La dévote mondaine arrivant à midi  
Arrête sa voiture et descend. — La toilette,  
C'est la femme. De la bottine à la voilette  
Pas une seule erreur de goût. Chaque degré  
Est franchi d'un pied fin, trop rapide à mon gré.  
N'ayant jamais péché comme la Magdeleine  
Dont l'église, à cette heure, est rayonnante et pleine,  
Elle entre, ayant aussi son âme pour beauté,  
Trempe dans l'eau bénite un petit doigt ganté,  
Regarde où l'on en est à peu près de l'office,  
Et s'agenouille enfin ; puis offre en sacrifice  
Son pauvre petit cœur qui n'a jamais souffert ;  
Et, le bas de la robe un instant découvert,  
Où la dentelle au blanc des volants se marie,  
Retombe, et l'on dirait un papillon qui prie.

Devant cette prière exquise, en chapeau bleu,  
On rêve d'être au ciel et d'être le bon Dieu  
Pour exaucer le vœu de cette bouche rose  
Qui demande, d'un ton si bas, si peu de chose :  
Un bracelet plutôt de diamants que d'or,  
Le bonheur d'un bébé chéri qui tette encor,  
Si le docteur n'a pas menti, si cette fièvre  
Est loin, avec le feu qu'on avait sur la lèvre,  
Si demain soir l'aura tout à fait effacé  
Et si l'on sera mieux que Madame de C...  
Vraiment il faudrait être un bon Dieu bien farouche  
Pour ne pas écouter ce que dit cette bouche,  
Pour n'être pas touché, du plus profond des cieux,  
De ces longs cils dévots abaissés sur les yeux,  
De ces élancements élégants et mystiques  
Qui prouvent le bon ton et les saines pratiques ;  
Et quand elle a fini, fleur de dévotion,  
Sa prière qu'embaume un parfum d'onction,  
Elle ferme son livre, et tranquille se lève ;  
Ses regards sont noyés de ferveur et de rêve .  
Belle, sans déranger de chaises, lentement  
Elle marche, et s'en va dans un frissonnement.

## AU BOIS

A JOSÉ MARIA DE HEREDIA

Le coupé de Madame est avancé : l'on part.

Dans le coin préféré seule et comme à l'écart,  
Se blottissant avec des gestes d'hirondelle,  
Elle ne laisse voir, délicat autour d'elle,  
Qu'un rythme de dentelle et de volants frileux.  
Elle rêve : son rêve aux vagues pays bleus  
Guide par un fil d'or la mobile pensée,  
Au grand trot des chevaux mollement cadencée.  
La robe a l'abandon capiteux du peignoir.  
La livrée est correcte et l'attelage noir ;  
Le panneau sombre est peint d'armes fleurdelisées,  
Et la voiture va dans les Champs-Élysées.

Comme le jour est froid déjà pour la saison,  
La portière fermée encadre un horizon

D'hôtels que le regard ne voit pas jusqu'au faite.  
C'est l'heure convenue où le Bois est en fête.  
Sur l'avenue, après le grand arc triomphal,  
Elle voit dans leur fin costume de cheval  
Les cavaliers gantés et, tout ensoleillée,  
Aux saccades du trot, luire la contre-allée.  
Les voitures ont pris la file autour du lac.  
Tout en rêvant d'un air de Glück ou d'Offenbach,  
Elle retrouve enfin la ville revenue,  
Le coupé noir ou bleu d'une actrice connue ;  
La calèche d'un luxe aimable et triomphant  
D'une amie au grand nom, belle de son enfant,  
Qui met, avec le goût d'une femme du monde,  
Près d'elle le bouquet de cette fraîcheur blonde.  
On se salue en un sourire, gentiment.  
La file s'embarrasse et s'arrête un moment,  
Puis repart ; et le soir qui tombe sur les branches  
Fait tourner sur le fond obscur des formes blanches  
Qui vivent et qui sont des femmes de vingt ans.  
Ce ciel d'automne est pur comme un ciel de printemps.  
On rentre. — On passera chez soi cette soirée,  
De fleurs tout simplement et de grâce parée,  
Et bien qu'on soit nerveuse et fatiguée un peu,  
On laissera causer Monsieur au coin du feu.

## AU THÉÂTRE

A M. LE GÉNÉRAL PITTIE

N'avez-vous pas aimé quelquefois, tout un soir,  
La jeune fille entrant ou qui vient de s'asseoir  
Dans sa loge, avec un parfum de violette ?  
La fleur dans les cheveux relève la toilette  
Fait de l'accord fin des tons roses et gris :  
A cette grâce simple on reconnaît Paris.  
Dans ces beaux yeux profonds et sans éclat frivole  
L'âme vers la clarté comme un cygne s'envole ;  
Le front qui pense luit de leur azur serein :  
Telle la « jeune fille à l'œillet » de Flandrin.  
Par moment sur la bouche harmonieuse et rose,  
Papillon délicat, un sourire se pose,  
Choisissant avec grâce et comme par hasard  
Les plus exquises fleurs au jardin de Mozart ;  
Et l'on sent la fraîcheur adorable goûtée  
A la pose du bras et de la main gantée.

Auprès de cette enfant, sous le ciel de ses yeux,  
On pense à ces matins calmes et glorieux  
Où l'âme qu'étreignait le printemps se desserre  
Au regard d'un soleil magnifique et sincère,  
Dans la sécurité candide de l'amour.  
Le soir même tiendra les promesses du jour,  
Et ce sera dans l'ombre et sous de légers voiles  
L'extase, et le lever sans nombre des étoiles,  
Si bien que le spectacle en un songe achevé...  
A peine on s'aperçoit que le cœur a rêvé.

## SORTIE DE L'OPÉRA

Le rideau s'est baissé sur le noir dénouement.  
La salle, les couloirs se vident lentement ;  
Les femmes (nos regards aussi sont des éloges)  
En parure de bal, se lèvent dans les loges ;  
Et les mères, luttant de diamants et d'or,  
Ont près de cet éclat le plus joli décor  
De leurs filles, chez qui quatre siècles de race  
En pâleur affinée et rare ont mis leur trace ;  
Belles de leurs seize ans, délicats et nerveux,  
Et que pare une fleur mise dans les cheveux.  
Sous un manteau la blanche épaule se dérobe,  
Et dans le mouvement de vague de la robe  
Passe l'empressement galant des cavaliers ;  
Et la foule descend les larges escaliers.

Ces mondaines seront d'exquises fiancées ;  
Leur frivole regard qui semble sans pensées  
Dont la grâce est légère et qui rêve au hasard,  
Déchiffre un peu Hugo, mais sait lire Mozart.

Les toilettes de bal ne sont pas des chimères ;  
Elles les oublieront quand elles seront mères.  
Peut-être, ô célibat stérile et raisonneur,  
Si tu l'oses jamais, sont-elles le bonheur ?



## LE PARC

A HENRY ROUJON

Sans être grand, le parc a presque des lointains,  
Et ne montre parfois des lourds palais hautains  
Qui l'entourent, faisant des lignes un peu dures,  
Qu'une blancheur légère à travers les verdure.  
Il est quasi royal et demeure bourgeois.  
Par places, c'est le rêve évoqué de nos bois,  
Mêlant des noms connus et des odeurs rustiques  
A l'éclat sans parfum des plantes exotiques.  
Il a pour les passants et pour les amoureux  
Des chemins fin-sablés et des sentiers ombreux.  
Le velours toujours frais de ses larges pelouses  
Rendrait, même à Meudon, les collines jalouses.  
Le matin dans l'air bleu du jardin vaut le soir ;  
Il est bon d'y marcher rêveur, ou de s'asseoir  
Sur un banc qui vous garde une place isolée.  
— Une calèche tourne avec la grande allée ;

Des femmes dont le goût a des soucis constants  
Et dont les yeux plus vifs annoncent le printemps,  
Pour un rayon d'avril retrouvant leurs ombrelles,  
Sans voir les rameaux fins qui verdissent sur elles,  
Passent, et la beauté de rose d'un enfant  
Envoie à leur jeunesse un reflet triomphant.

Pour relever encor la grâce parfois terne  
Et la réalité de notre âge moderne,  
De minces fûts coiffés d'un frêle chapiteau,  
Ainsi que l'on en voit aux fêtes de Watteau,  
Frais décor figurant une ruine exquise  
Mis là pour caresser un rêve de marquise,  
Se dressent dans l'effet d'un vague demi-jour,  
Colonnade-bijou d'un temple de l'Amour !  
Pour rire à cette courbe adorable des lignes,  
L'eau claire d'un bassin s'écoule sous deux cygnes.  
Les duchesses qu'un vers de Dorat conseillait,  
Les fins abbés de cour en habit violet  
Ne sont plus ; mais ces morts et ces mortes légères  
Qui n'étaient qu'un rayon sur des fleurs passagères  
Et dont la saison vient à peine de finir,  
Hantent ce coin charmant, bleu de leur souvenir.

## CHEZ UNE AMIE

A PAUL BOURGET

Non pas le monde : mais la longue causerie  
Qui sourit ou qui pense, et légère varie ;  
Des amis, des croyants aux belles rimes d'or,  
Des poètes ayant pour cadre le décor  
D'un salon rouge et noir qu'ennoblissent des livres ;  
Des acanthes tordant leurs feuilles dans des cuivres,  
Des arbustes connus, exotiques et verts ;  
Sur la table d'ébène un volume de vers,  
Les projets glorieux, les sûres confidences,  
Et parfois la musique exquise, sans les danses ;  
Et plutôt que Wagner, ce génie allemand,  
Au soupçon d'un désir indiqué seulement,  
La dame du logis, virtuose parfaite,  
Jouant l'air des enfants de chœur dans le *Prophète*,  
Ou, charmante à l'excès, pour plaire à tous les goûts,  
De vieux chants étrangers, populaires et doux.

## A JEANNE

Petite voisine de table,  
Vous avez un rire charmant ;  
Vous n'êtes pas insupportable  
Et vous mangez très proprement.

Comme une femme qui caquette  
Vous eûtes des airs provoquants,  
Et fûtes avec moi coquette,  
O ma voisine de cinq ans !

Je vous faisais une cour vague  
Et n'étais plus vieux ni grognon.  
Vous me fîtes voir une bague  
A votre doigt rose et mignon.

---

Vous étiez fière sans emphase ;  
Votre œil brillait clair et malin,  
Et je regardais en extase  
Vos beaux cheveux couleur de lin.

Même au dessert, votre visage  
Ne changea pas. Votre maintien  
Fut d'un philosophe ou d'un sage :  
C'est difficile et c'est très bien.

Épris de vous, l'âme ravie  
De votre bouche de carmin,  
Quand on se leva, j'eus envie  
De vous donner non pas la main,

Mais le bras, comme aux demoiselles  
Qui quelquefois nous rendent fous,  
Et ne sont pas toutes chez elles  
Aussi gracieuses que vous.

## FOYER DE COMÉDIENS

A PIERRE ELZÉAR

La robe à guimpe avec les manches à gigot !  
C'est bien cela. L'on est mise comme un fagot,  
Gauche, tout engoncée ; on est « *la Demoiselle  
A marier* ». Monsieur Scribe dîne chez elle.  
La mère a des chapeaux d'oiseau de paradis ;  
Un jour on a, de loin, vu danser Charles Dix.  
On porte les cheveux en bandeaux sur la tempe,  
En coques au sommet. On a l'air d'une estampe  
De Tony Johannot ou de Devéria.  
Ma tante était ainsi quand on la maria.  
On a le sein caché sous la robe montante,  
Mais la bottine puce est toujours irritante ;  
Même la jupe courte est un raffinement  
« Séduisante Zulmé, je t'adore ! » — Vraiment  
Malgré leur frac barbeau, leurs faux mollets, nos pères

---

Auprès de ces « beautés » goûtaient des jours prospères.  
— Avec cela, le teint d'une rose de mai...  
Et je songeais, devant ce printemps embaumé,  
Que la grâce adorable et folle de nos modes  
Ne fait pas nos habits plus beaux ou plus commodes,  
Et que nous devons tous, dans un temps assez court,  
Être sans le savoir « Zénaïde » ou « Valcourt ».

## A UNE DANSEUSE

AGÉE DE SEPT ANS

Puisque pour ce ballet folâtre,  
Au lieu de vous coucher le soir,  
Étant danseuse de théâtre,  
On vous défend de vous asseoir ;

Puisque vous n'avez pas l'extase  
De l'herbe où l'on court, ni du jeu,  
Et qu'on vous habille de gaze  
Au lieu de vous vouer au bleu ;

Puisque votre mère, occupée  
A préparer votre destin,  
Ne vous donnant pas de poupée,  
Vous donne aux autres pour pantin ;



---

Qu'au lieu de sauter à la corde,  
Vous dansez un pas triomphant,  
O mignonne, je vous accorde  
Que vous n'êtes pas une enfant.

Vos beaux yeux noirs, pleins d'une flamme  
Que le public encouragea,  
Brillent, pauvre petite femme,  
Qui tâchez de plaire déjà.

Au moins, composant votre mine,  
Vous remuez avec plaisir  
Vos pauvres jambes de gamine ;  
Et puis vous n'avez pu choisir !

Et la foule des ingénues  
Ne regarde pas sans aigreur  
Vos épaules grêles et nues,  
Naturelles dans leur maigreur.

Étincelante dans ce bouge  
Comme un rayon limpide et doux,  
Vos lèvres sont d'un joli rouge  
Et vos quenottes sont à vous.

Comme dans le ballet des *Nonnes*,  
Vous laissez flotter vos cheveux.  
J'admire vos grâces mignonnes ;  
C'est à mon plaisir que j'en veux...

Et je songe, hélas ! aux chéries  
A qui l'on dit : « L'air est vermeil,  
« Allez jouer aux Tuileries  
« Et prenez garde au grand soleil. »

## A MARIE

Tes cheveux blonds sont pareils  
Aux seigles que l'été dore.  
La nuit berce tes sommeils,  
Où ta bouche rit encore.

Tes yeux bleus sont des bluets.  
La grâce, sans pâleurs mièvres,  
Fit de ses pinceaux fluets  
Le coquelicot des lèvres.

Vous avez le réveil clair  
Des tranquilles matinées,  
Et longtemps vous avez l'air  
Radieuses d'être nées.

Nos sourires sont à vous  
Qui les faites. Viens, mignonne,  
Prendre d'assaut mes genoux,  
Les voici, je te les donne ;

Je te donne mes cheveux  
Pour les tirer à ta guise ;  
En échange, je ne veux  
Rien que la fable promise.

Dis le *Chêne et le Roseau*,  
Puisqu'on t'apprend le vieux maître,  
Et fais de ta voix d'oiseau  
Chanter l'idée et le mètre ;

Et pendant que tu diras,  
Serinette bien aimée,  
Les grands vers, tes petits bras  
Écarteront la fumée

De mon cigare, à travers  
Laquelle ma fantaisie  
Caresse, en suivant les vers,  
Ta vivante poésie.

## PATINEUSES

A ERNEST DUEZ

Il gèle : il a neigé. Les arbres sont tout blancs.  
Le soleil aux regards éloignés et tremblants  
Passe à travers les grands massifs et les fait roses.  
Les patineurs épars se penchent dans des poses  
Gracieuses, quand c'est le petit pied mutin  
D'une femme qui chausse et lace le patin.  
La glace, toute neuve, est de la nuit dernière.  
On la tâte, on s'essaie, on part à sa manière,  
Bien ou mal, et parfois les deux pieds en avant.  
L'Anglais se reconnaît à son style savant,  
Le Polonais, le Russe aussi. Paris progresse,  
Mais c'est plutôt du bel entrain et de l'adresse.  
Que de hauts faits perdus, que de noms oubliés !  
Mais les héros sont-ils jamais humiliés  
Lorsque l'histoire peut compter les héroïnes !  
La frileuse aux yeux bleus qui, comme les hermines,

Mourrait d'un peu de boue offensant sa fraîcheur,  
Est brave si la tache est faite de blancheur.  
L'œil, troublé par le vol des jupes lumineuses,  
Suit l'essaim tournoyant des belles patineuses,  
Les mains dans le manchon, seules ou nous laissant  
Prendre leur taille, ainsi que l'on fait en dansant.  
Les roses d'un froid gai les colorent, parure  
Du teint, et sur le cou frissonne la fourrure.  
Des groupes reliés par une perche ont l'air  
D'un ballet du *Prophète*. Avec un rire clair  
Ils vont, et sur la glace unie et sans embûche  
Se disjoignent ; le pied tourne à faux et trébuche ;  
Le désordre se met dans les rangs ; un traîneau  
Passe ; la glace crie et le mouvant tableau  
S'embellit de la courbe et de la grâce insigne  
Du traîneau dont l'avant semble le col d'un cygne.  
Parfois l'aplomb peu sûr de deux bras élégants  
Trace sur l'horizon des traits extravagants.

Les étoiles d'argent dont la branche est fleurie  
Tombent le long du bord sur ce bal de féerie,  
Et, le soir, s'efforçant à des exploits plus beaux.  
On se retrouvera pour la fête aux flambeaux.

## EN SOIRÉE

A LÉON VALADE

Dans la pièce petite avec peine agrandie,  
Pendant que l'on jouait hier la comédie,  
Et qu'un docteur en droit ondoyant et divers  
Faisait au docteur Faust dire ses propres vers,  
Je regardais (le monde a des heures clémentes)  
A quelques pas de moi deux épaules charmantes  
De trente ans, l'âge habile à se décolleter,  
Que dans un vers durable on eût voulu sculpter ;  
Et, sans voir la figure évidemment divine,  
Je lisais sa beauté comme un mot qu'on devine,  
A la blancheur, à l'or des cheveux sur le cou,  
A la robe tombante, hélas ! à rendre fou,  
A cette odeur d'amour dangereuse aux plus sages,  
Qui légère, la nuit, s'élève des corsages.  
Je rêvais, quand parut, ô quinze ans inouïs !  
Auprès de ce blé mûr la pâleur du maïs :

Une blonde, une enfant étrange, Marguerite,  
Ayant son âme vierge en ses grands yeux écrite,  
Dont la robe montante et toute blanche aussi  
Était d'une blancheur différente, et voici,  
— Tant des deux blonds exquis l'antithèse était vive! —  
Que je sentis aller mon cœur à la dérive ;  
Et mon rêve, tremblant de faire un choix peu sûr,  
N'osa pas préférer le maïs au blé mûr.



## A CÉCILE

Laissez, croyez en l'avis qu'on vous donne,  
Tous ces livres presque aussi gros que vous ;  
Parmi vos amis, vous avez, mignonne,  
Trop de *Chaperons-rouges* et de *Loups*.

Je sais qu'à six ans vous êtes très sage,  
Et que lorsqu'ils font au jeu trop de part,  
Guettant les petits enfants au passage,  
La Paresse en fait des ânes plus tard.

Pourtant votre mère est là qui vous aime,  
Et parfois a peur en vous regardant,  
A voir son enfant pâle et presque blême  
Qui lève vers elle un grand œil ardent.

Si vous écoutez toutes les sornettes  
De ces enjôleurs qui content si bien,  
Votre nez, pour sûr, aura des lunettes  
Un jour, et sera grand comme le mien !

Vous serez pareille aux institutrices  
Anglaises, qui vont en montrant les dents ;  
Car un diable fait les vieilles lectrices  
Sèches au dehors non moins qu'au dedans...

Et ce soir encor, fermant sous les franges  
De vos beaux cils bruns vos yeux engourdis,  
Comment ferez-vous pour rêver des anges  
Qui font les joujoux dans le paradis ?

## LES POUPÉES

A ANDRÉ GILL

Tandis que les petits garçons  
Font d'effroyables unissons  
De tambour, la petite fille  
Avec sa poupée, à mi-voix  
Cause, grave et douce à la fois,  
Ou bien, sans rien dire, l'habille.

A la vitrine de Giroux  
La poupée a des cheveux roux,  
Ainsi qu'une actrice à la mode.  
J'ignore comment les mamans  
Expliquent ses airs alarmants...  
Ça ne doit pas être commode.

Celle-ci naquit à Paris :  
Elle est gaie et semble avoir pris

Une coupe ou deux de champagne.  
Celle-là, moins à redouter,  
Est nourrice et donne à téter :  
Elle arrive de la campagne.

Un autre avec de hauts talons  
Et de vrais cils, noirs mais trop longs,  
Par tous les temps de la semaine  
Traîne un bichon gros comme rien ;  
Est-ce elle qui mène le chien ?  
Est-ce le bichon qui la mène ?

Une autre encor, lys et carmin,  
Comtesse au faubourg Saint-Germain,  
A sa voiture armoriée.  
Un laquais aux yeux de faquin  
La suit à Saint-Thomas-d'Aquin.  
Près d'elle est une mariée.

Toutes montrent un luxe fou.  
Leur chapeau va comme un bijou  
A leurs têtes ébouriffées.  
Les souliers nains, les petits gants  
Valent des prix extravagants ;  
Leurs couturières sont des fées.

Une grande madame attend  
Des visites : il en vient tant !  
La chambre est déjà toute pleine.  
— Les bébés sont bien plus jolis :  
On les arrange dans leurs lits  
Sous la couverture de laine.

Petites filles, croyez-moi,  
N'ajoutez pas beaucoup de foi  
A l'air heureux de vos poupées ;  
Regardez vos mères, le soir,  
Qui près de vous viennent s'asseoir,  
Charmantes, à coudre occupées.

Leur front tranquille, leurs beaux yeux,  
Qu'elles baissent, valent bien mieux  
Que ces mines évaporées  
De coquettes à falbalas.

— Et puis songez qu'il est, hélas !  
Des mignonnes moins adorées :

Des enfants blondes comme vous,  
Dont les regards aussi sont doux,  
Qu'on réjouit pour peu de chose,  
Pour une poupée à ressort  
Qui coûte deux sous, et qu'endort  
Une bouche petite et rose.

## LES SOUPEUSES

A JEAN BÉRAUD

Si le désœuvrement du rêve vous conduit  
Dans les grands restaurants où l'on soupe la nuit,  
Regardez, méfiant des promesses trompeuses,  
Le troupeau lamentable et pâle des soupeuses ;  
Ces traits où la beauté reste lisible encor,  
Ces bras nus et cerclés de minces anneaux d'or ;  
Ces fronts blancs qu'ont baisés des nuits de toutes sortes,  
Ces yeux fixes et froids comme les yeux des mortes,  
Et, malgré tout cela, le goût parisien  
Qui s'arrange de tout et se pare de rien.  
Si l'on porte une main frivole à leur corsage,  
Au lieu d'un battement ou des rondeurs d'usage,  
On rencontre, en façon hélas ! de billet doux,  
Une carte à payer mise en ce lieu pour vous.  
Elles ne parlent pas beaucoup ; j'en suis bien aise.  
Elles disent : « Perdreau, champagne, mayonnaise ».

---

C'est tout; encor la voix est sans conviction.  
Pour ces femmes souper est une fonction.  
Délices des vieux beaux mariés en province,  
Elles sont le plaisir moderne autant que mince.  
Vers quatre heures enfin, avec quelque chaland  
Naïf, elles s'en vont d'un pas stupide et lent.

## A AGATHE

Qu'importe, ô blonde douce à suivre,  
Que vous lisiez, émue ou non,  
Cette page-ci de mon livre  
Où j'écris votre joli nom ?

Je ne réclame aucun salaire  
Pour mon sincère madrigal.  
Vous plaire ou bien ne pas vous plaire,  
Il le faut bien, doit m'être égal.

Un soir d'été, pâle et jolie,  
Je vous ai vue, et vos cheveux,  
Du blond que j'aime en Italie,  
Étaient ainsi que je les veux ;



---

Car, vous savez, les jeunes femmes  
Qui ne sont pas blondes ont tort.  
Les yeux des brunes ont des flammes,  
Mais dans les vôtres le ciel dort.

Une transparence de nacre  
Luit dans ce teint pur et lacté,  
Teint patricien qui vous sacre  
Au moins princesse de beauté.

La bouche superbe, un peu grande,  
Garde un silence nonchalant.  
Je ne sais pas ce que demande  
Son sourire vague et troublant.

Gaie, et montrant des dents plus blanches  
Que le muguet ou que le sel,  
Vous laissez tomber jusqu'aux hanches  
Vos cheveux d'un or de missel.

Naturelle dans votre pose,  
Modèle charmant d'un tableau,  
Vous rappelez, à peine rose,  
La grâce blanche du bouleau.

Ainsi qu'une malade assise,  
Vous aviez dans le grand fauteuil  
Ce doux air de joie indécise  
Qui suit les tranches d'un long deuil.

Je vous ai dit quelques paroles ;  
J'ai causé de riens, d'un bijou :  
L'air remuait les boucles folles  
Des petits cheveux sur le cou.

Certes je ne pourrais pas dire,  
Agathe, où vous serez demain.  
J'allais, j'ai vu votre sourire  
Comme un rayon sur le chemin.

Le soir brilla d'une éclaircie,  
Je n'ai pas touché votre doigt ;  
Mais mon regard vous remercie  
De ce rêve blond qu'il vous doit.

## A HÉLÈNE

Délicate, de pâte exquise,  
Je vous ai vue en kaolin,  
Bergère, soubrette ou marquise,  
Ayant aux pieds votre carlin.

S'il est des bijoux que l'on taxe,  
Pour leur finesse, à des prix fous,  
Quelle figurine de Saxe  
Est plus précieuse que vous ?

Avec des mines dégagées,  
Vous donniez dans un demi-jour  
A votre singe des dragées,  
En peignoir à la Pompadour.

Un abbé qui s'émerillonne  
Des gaillardises du dessin

Posait la mouche qui rayonne,  
Noire sur la neige du sein ;

Et vos deux lèvres de cerises,  
Où perle un rire intelligent,  
Répètent des choses apprises  
Aux petits soupers du Régent.

Vous n'êtes pas de notre époque :  
Il faudrait pour vous supplier  
N'avoir pas notre habit baroque,  
Mais être duc ou chevalier ;

Froisser un jabot de dentelle,  
Dire en tournant sur ses talons :  
« Palsembleu, je m'en vais, la belle,  
« Vous envoyer les violons. »

Dans ce temps froid et sans chimère  
De soucis mesquins et constants,  
Vous êtes comme une grand'mère,  
Une grand'mère de vingt ans.

Mais vous manquez de complaisance,  
Et vos sœurs de l'ancienne cour  
Aurient un mot de médisance  
Pour vos luttes contre l'amour.

## ÉTRENNES AUX DAMES DE PARIS

Près du feu rougissant la blanche cheminée,  
Assise en souveraine et composant ses airs,  
Votre Grâce, les yeux ironiques et clairs,  
Reçoit ses courtisans pour la nouvelle année.

L'un, voulant un sourire, a, toute la journée,  
Cherché dans son cerveau sans y trouver d'éclairs :  
Il offre à vos désirs capricieux et chers  
La boîte de bonbons banale et satinée.

Un autre a devancé les Faunes indolents ;  
La blancheur des lilas neige sous les doigts blancs :  
C'est un joli présent, surtout pour une blonde !

Nous excuserez-vous si, par un vieux travers,  
Et pour ne faire point ce que fait tout le monde,  
Vous sachant de l'esprit, nous vous offrons des vers.

## LE PORTRAIT

A HENRY CROS

Les printemps sont passés où nous allions souvent  
Éveiller dans les bois qu'agite un peu de vent  
Les papillons couleur de soufre et les abeilles.  
Deux fleurs rouges étaient ses deux pendants d'oreilles...  
Et moi, qui me connais aux rêves des oiseaux,  
J'écoutais l'air enfler la flûte des roseaux ;  
Puis, du ciel lumineux et du doux paysage,  
Mon regard s'abaissait vers le jeune visage  
Qui, rose, me disait : C'est moi qui suis le ciel !  
Mon rêve se faisait proche et matériel.  
Je riais ; les bonheurs ne songent pas aux tombes !  
Et prenant dans mes mains comme on prend des colombes  
Ses mains dont la peau semble un duvet tiède et blanc,  
Ma bouche s'y posait, et mon âme, en tremblant.

Plus de chansons ! Une aube obscure de décembre  
Fait luire tristement les vitres de ma chambre.

Le vent d'hiver, soufflant plaintif jusqu'aux replis  
De mon cœur, va troubler les chers ensevelis,  
Les morts qui dorment là comme sous une pierre.  
Le jour a ces reflets d'argent dont la paupière  
Est blessée, et, filtrant dans l'ombre, un rayon dur  
Éclaire un portrait cher et pâle sur le mur.

Ce n'est rien qu'une simple esquisse à la sanguine ;  
La tête au pur contour, l'épaule qu'on devine,  
Et crayonné, visible à peine, le dessin  
Du corsage tendu par la pointe du sein.  
Frêle image ! la main tremble quand on la bouge.  
Corrège ainsi peignait suaves, au trait rouge,  
Parmi les langes frais au Paradis cousus,  
La madone Marie et son enfant Jésus.  
Les cheveux si légers s'envolent autour d'elle  
Qu'on dirait un duvet de cygne ou d'hirondelle,  
Palpitant sur la neige onduleuse du cou ;  
Puis l'oreille, mignonne et grasse, sans bijou :  
Que ferait un bijou sur cette nacre rose ?  
La joue, épaisse un peu, semble-t-il, car la pose  
Est penchée, et, plus bas, modelé finement,  
Le menton, sa fossette ; et bonnes par moment  
Les lèvres, autrefois sur les miennes pâmées ;  
Toute votre beauté, perfections aimées :

Le nez et le front droits, s'accordant avec art,  
Et l'immobilité flottante du regard.

Ainsi, comme un serpent mal tué se ranime,  
L'amour se tord au fond de ma langueur intime,  
Et je sens revenir la vieille lâcheté  
Que nous sait infuser dans l'âme la beauté.  
Je voudrais dénouer encor les longues tresses  
Qui, dérochant l'épaule, irritaient les caresses,  
Et faisaient en tombant des liens à mes bras.  
Mais non ! Le doux portrait qui souriait là-bas,  
Et qu'avait fait revivre un éclat de lumière,  
A retrouvé déjà sa pâleur coutumière ;  
Il s'efface... et mon œil regarde avec effort  
Le fantôme indécis comme on regarde un mort.



AU LUXEMBOURG



## LES MARRONNIERS DU LUXEMBOURG

A F. WOLFF

Parmi les vases et les marbres,  
Vieux amis indulgents et gais,  
Ces marronniers-là sont des arbres  
Beaux encore, mais fatigués.

Avec une peine infinie  
Ils sont soignés, baignés, peignés ;  
Les jardiniers ont du génie,  
Mais les bourgeons sont étonnés.

Un zèle savant veille aux branches  
Et réglemente la foison  
Des belles girandoles blanches,  
Honneur trop court de la saison .

Nos jardins français de Lenôtre  
Cadrent bien avec nos palais,  
Et cet art pour être le nôtre,  
N'est pas envié des Anglais.

J'aime pourtant cette verdure  
Exacte comme la raison ;  
La ligne droite n'est pas dure :  
Elle prolonge l'horizon.

D'ailleurs, d'une allure incivile,  
Chez les Médicis, les lilas  
Ne peuvent pas comme à Chaville  
Faire bouffer leurs falbalas .

Sombres sur la clarté des marbres,  
Point sévères pour les amants,  
Ces marronniers-là sont des arbres  
Un peu perruques, mais charmants.

## LES BUSTES DU LUXEMBOURG

On néglige bien trop souvent  
De leur dresser une statue  
A ceux-là qui s'en vont rêvant  
Et dont la grande voix s'est tue.

J'en voudrais ériger encor  
De ces figures de poètes,  
Portant au front le laurier d'or,  
Dont les strophes sont des conquêtes.

Ils sont l'exemple, ils sont divins  
Ces bons maîtres de poésie ;  
Les jours de l'homme seraient vains  
Sans la chimère poursuivie.

Bien qu'il soit bon que les dédains  
Se lisent sur leur bouche altière,  
Du plus joli de nos jardins  
Ne faisons pas un cimetière ;

Car ils sont morts, ces triomphants,  
Et la gravité de leurs marbres  
Sied mal au rire des enfants  
Sous la gaîté de ces grands arbres.

## LES ENFANTS AU LUXEMBOURG

A ANDRÉ LEMOYNE

C'est la gaieté de nos jardins  
Que tous ces petits citadins  
Qui viennent s'abattre en volées,  
Sitôt le soleil attiédi,  
Aux heures de l'après-midi,  
Parmi le sable des allées.

Ceux qui tettent ne me sont pas  
Grand'chose, malgré les appas  
Qui séduisent les militaires ;  
Il sont encore trop nouveau-nés,  
Et ne parlent qu'à des nénéés  
Moins plastiques qu'utilitaires.

Les tout petits, déjà plus grands,  
Sortent, déjà bien différents  
De la chrysalide laissée ;  
Et l'éveil est délicieux,  
Sur le front, la bouche, les yeux  
Du mystère de la pensée.

Entendent-ils, étant élus,  
Ces voix que nous n'entendons plus,  
L'âme obscure et vague des choses ?  
Sont-ils plus près, étant petits,  
Des feuilles vertes et des nids,  
Des bêtes dans l'herbe et des roses ?

Les petites filles enfin !...  
Le grain de la fleur est si fin  
Sur le front pur et sur la joue,  
Et si limpide, qu'on dirait  
Une poussière de duvet  
Où l'aube candide se joue.

Celles-là, belles aux yeux clairs,  
Qui minaudent et font des airs



---

Comme les grandes demoiselles,  
Et celles qui tout simplement  
Sont dans un éblouissement  
Des chansons, des roses, des ailes.

J'en connaissais une, un amour,  
A qui j'aurais fait une cour  
Toute pleine de déférences,  
Rien que pour ses cheveux dorés,  
Pour ses chapeaux démesurés  
Et pour ses belles révérences.

Et tout cela joue au soleil ;  
C'est l'aube claire, c'est l'éveil,  
La lumière sans la nuée.  
Pour nous qui touchons au déclin,  
C'est dans des yeux couleur de lin  
La vie au loin continuée.

## L'HIVER AU JARDIN

A ALFRED PRUNAIRE

La neige a noirci sous les pas ;  
Elle est restée intacte et pure  
Dans le jardin qui ne sait pas  
Qu'il a des arbres en guipure.

On dirait un décor d'argent :  
La grande allée est solitaire ;  
Les marronniers font en neigeant  
Pleuvoir les fleurs du givre à terre.

Le buis, poudré par la saison,  
En lignes distinctes marie  
Aux bandes plates du gazon  
La marge de sa broderie.

---

La fontaine de Médicis  
Au loin montre, bien qu'abritée,  
Polyphème blanc comme Acis,  
Presque aussi blanc que Galathée.

Le cygne, amant de ces climats,  
Semble avoir les ailes noircies.  
Les terrasses ont des frimas  
Dignes de toutes les Russies.

L'athlète grec au bras tendu,  
Fouetté du froid, fait triste mine.  
Les reines ont l'air morfondu  
Sous leur pâle manteau d'hermine.

Les moineaux, hier turbulents,  
N'ont plus le cœur à leur manège.  
Les marbres sont plus gris que blancs,  
Et pleurent des larmes de neige.

## TROIS PAYSAGES DU LUXEMBOURG

## I

## LES CYGNES

A ALPHONSE SALADIN

Tu ne vaincras pas par ce signe  
D'avoir du ciel dans les regards,  
Ou, dans une mare à canards,  
D'être l'apparence d'un cygne.

Un cygne se voit dans le soir,  
C'est plus blanc que les tourterelles ;  
— Ne chante pas, cache tes ailes,  
Que l'on ne puisse pas les voir.

---

C'était joli, ces ailes blanches  
Sur l'eau dormante du bassin...  
Tu n'avais pas d'autre dessein,  
Forme de grâce qui te penches

Ou te redresses, puis encor  
Te courbes en de belles lignes,  
Comme on fait de strophes insignes  
Avec des mots de pourpre et d'or,

Devant les princesses de France,  
Que d'être noble et d'embellir  
Ce jardin où l'on vient cueillir,  
Quand on est jeune, l'espérance.

## II

## LES LAURIERS ROSES

A JACQUES MURRAY

Nos jolis climats moroses  
N'ont qu'un été raccourci ;  
Hélas ! ce n'est pas ici  
Le pays des lauriers roses.

Quand le soleil, aux bourgeons  
Plus indulgent, les desserre,  
On répare dans la serre  
La caisse aux verts badigeons ;

Et c'est plus tard, quand leurs branches  
Vêtissent les marronniers,  
Que de vagues jardiniers  
Portent entre quatre planches,

---

Pour leur faire prendre un peu  
L'air, ainsi qu'à des phtisiques,  
Les lauriers près des musiques  
Militaires de ce lieu ;

Eux qui, dans le ciel qui brûle,  
Tendent le baiser vermeil  
De leurs lèvres au soleil  
Du Pinde ou du Janicule.

## III

## NUIT D'ÉTÉ

A MADAME RENÉ SAMUEL

Sur le vieux parc et sur la nuit,  
Je laisse ouverte ma fenêtre ;  
L'été me berce et me pénètre,  
Calmant la peine qui me suit.

L'ombre est claire, presque lactée :  
La fontaine de Médicis  
Se perd en contours indécis ;  
Et je ne vois plus Galatée.

La lune monte lentement ;  
Au ciel un peu de bleu persiste ;  
Et l'astre, divin coloriste,  
Teint de perle le firmament.



Pas une feuille ne remue  
Dans les hauts platanes, qui font  
Au groupe de marbre un plafond  
Dont l'ombre grandit l'avenue.

Dans cet immobile tableau  
Luit, doux et fait de paix profonde,  
Pour que la terre au ciel réponde,  
Un reflet de lune sur l'eau.



# TABLEAUX PARISIENS

A ERNEST LEGOUVÉ



## LES FENÊTRES FLEURIES

A CATULLE MENDÈS

Les Parisiens, entendus  
Aux riens charmants plus qu'au bien-être,  
Se font des jardins suspendus  
D'un simple rebord de fenêtre.

On peut voir en toute saison  
Des fils de fer formant treillage  
Faire une fête à la maison  
De quelques bribes de feuillage.

Dès qu'il a fait froid, leurs couleurs  
Ne sont plus que mélancolie ;  
Mais cette habitude des fleurs  
Est parisienne et jolie.

Ainsi, tout en haut, sous les toits,  
L'enfant aux paupières gonflées,  
Qui coud en se piquant les doigts,  
A près d'elle des giroflées.

Quelquefois même, et c'est charmant,  
Sur la tête de la petite,  
On voit luire distinctement  
Des étoiles de clématite.

Aux étages moins près du ciel,  
C'est très souvent la même chose :  
Un printemps artificiel  
Fait d'un œillet et d'une rose.

Dans un pot muni d'un tuteur,  
Où tiennent juste les racines,  
Un semis de pois de senteur  
Laisse grimper des capucines.

Les autres quartiers de Paris  
Ont des fleurs, comme les banlieues  
C'est que le ciel est souvent gris,  
Et qu'elles sont rouges et bleues.

C'est qu'on trouve un charme, en effet,  
A ce fantôme de nature,  
Et que le vrai sage se fait  
Des bonheurs en miniature.

## LA CAILLE

A ANATOLE FRANCE

Bien des matins, quand je passais  
Au même tournant de la rue,  
Dans ce cadre gris à l'excès  
La campagne m'est apparue.

Une caille près d'un rosier  
(Le printemps venait de renaître)  
Chantait dans sa cage d'osier,  
Sur le rebord d'une fenêtre.

Un irrésistible désir  
Porte sans fin vers la lumière  
L'aile sans espace à saisir,  
L'aile obstinée et prisonnière.

Dans ces cages aux barreaux blancs,  
Sans la toile qui clôt leur faite,  
Aveugle et fou dans ses élans,  
L'oiseau se briserait la tête.

Il veut sa claire liberté,  
Et s'épuisant à cette lutte,  
Il chante et jette au ciel d'été  
Ses trois douces notes de flûte.

A Paris, dans le bruit banal,  
Ce chant d'oiseau charmait mon rêve.  
Au feu du soleil matinal  
Je voyais le blé vert qui lève.

J'avais les pieds dans les genêts  
Et sur mon front l'azur superbe;  
Les fleurs des prés, que je connais,  
S'ouvraient comme les yeux de l'herbe.

Bien mieux encor que dans les chants  
Du bouvreuil et de la linotte,  
C'était le poème des champs  
Évoqué par la triple note.



---

Je passe encor là quelquefois...  
La fenêtre est toute pareille.  
— Qu'est devenu l'oiseau ? Sa voix  
N'arrive plus à mon oreille.

La prison, ce mortel tourment,  
Plus ou moins vite blesse et navre.  
Un matin s'est, clair et charmant,  
Levé sur le léger cadavre.

## LE CHANTEUR

A ERNEST PRÉVOST

Cette nuit-là ne dormant pas,  
Pour voir ou pour rêver peut-être,  
Je me suis, l'esprit triste et las,  
Levé pour ouvrir ma fenêtre.

A cette heure, vers le matin,  
La vie hésitante s'arrête.  
On entendait dans le lointain  
Le bruit vague d'une charrette,

Ou le pas lourd d'un balayeur  
Et, comme une haleine plaintive  
Où se mêle de la frayeur,  
Un sifflet de locomotive.

---

Le ciel était couvert et froid,  
Et des vapeurs comme des voiles  
Semblaient le faire plus étroit :  
On ne voyait pas les étoiles.

Par-dessus les murs contigus,  
Dans les jardins sans fleurs encore,  
Les coqs poussaient des cris aigus  
Qui sont leur salut à l'aurore.

Les moineaux faits à nos ciels gris,  
A la misère de nos brumes,  
Causaient des choses de Paris  
Tout en ébouriffant leurs plumes.

C'était bavard, morne et banal.  
Hostile presque à la pensée :  
L'éveil du souci matinal,  
La besogne recommencée.

Hautaine et sûre dans son vol,  
Comme une aile s'ouvre et s'élançe,  
La voix pure d'un rossignol  
Rompt ce bruit et ce silence.

Le gosier frêle de l'oiseau  
S'enfle, se tend et se repose,  
Comme une flûte de roseau  
Où soufflerait un virtuose.

Et ce fut comme un air d'amour,  
Une tremblante poésie,  
L'extase du lever du jour  
Dont la bête même est saisie.

Il chantait pour chanter, pour rien,  
Mais certainement pour personne,  
Son beau poème aérien  
Qui roule, qui monte et frissonne.

Et je n'entendais plus le bruit  
Que faisait le monde physique,  
Car l'idéal chassait la nuit  
En faisant un peu de musique...

## AVRIL PARISIEN

, A CHARLES MONSELET

Voici la lumière d'avril,  
Voici les feuilles ! que faut-il  
A l'âme triste pour renaître ?  
Un peu d'amour, un peu d'azur,  
Un rayon frileux sur le mur,  
Un pot de fleurs à la fenêtre.

Le ciel pleure comme un enfant ;  
Mais le bon soleil réchauffant,  
Malgré ses paupières mouillées,  
Sourit quand même, brille un peu ;  
Et ces averses du ciel bleu  
Sont des larmes vite essuyées.

Bien qu'il fasse encor presque froid,  
Lorsque l'on sort, on a le droit

De laisser la croisée ouverte.  
Le ciel est clair, tiède et joyeux,  
Et l'on cherche partout des yeux  
Une voiture découverte.

Les petits arbres des trottoirs  
Sont tout nus encore et tout noirs,  
Mais d'une haleine fraîche et pure  
Par qui les branches fleuriront,  
Avril va souffler sur leur front  
Une poussière de verdure.

Les chapeaux des femmes ont l'air  
D'avoir préparé tout l'hiver  
Leurs légères métamorphoses.  
C'est un essor dans les rayons,  
Et l'on dirait des papillons  
Aux ailes soyeuses et roses.

A la terrasse des cafés  
Déjà les garçons bien coiffés,  
Courant devant les tables rondes  
En lignes sur deux ou trois rangs,  
Servent les pâles mazagrans  
Et les bières brunes ou blondes.

---

Tous les dimanches, près d'ici,  
Vers Sèvres, vers Montmorency,  
Un vent de voyage nous pousse,  
Le vent des lumineux matins  
Et des déjeuners incertains  
Par la campagne verte et douce.

Nous nous en irons les premiers  
Sur les coteaux blancs de pommiers  
Sans penser à rien, sans rien dire,  
Les yeux vaguement éblouis  
De nos beaux horizons bleuis  
Qui recommencent à sourire.

## LE ROSSIGNOL

A M. LE COMTE D'OSMOY

Pour le contraindre à chanter mieux  
Dans la cage, des mains cruelles  
Au rossignol crèvent les yeux,  
Mais ne lui brisent pas les ailes.

Le pauvre oiseau met à voler  
Une obstination touchante ;  
Aveugle, pour se consoler,  
Il faut qu'il s'agite et qu'il chante.

Il se souvient qu'il faisait jour  
Dans l'ombre claire des feuillées,  
Et qu'il avait des nuits d'amour  
Au bruit des sources réveillées.



---

Comme autrefois il chante alors.  
Son chant est-il plus beau ? Peut-être...  
Il devine de ses yeux morts  
Que le printemps vient de renaître.

— Je ne ferais pas comme lui  
Si j'avais perdu la lumière :  
Le poids d'un incurable ennui  
Chargerait sans fin ma paupière.

Ne voyant plus les soirs d'été  
Ni les matins bleus dans leur gloire,  
Je voudrais chasser la beauté  
Et le soleil de ma mémoire.

Chanter ! J'aurais beau le vouloir :  
J'aurais au cœur de telles fièvres,  
Qu'un immobile désespoir  
A jamais scellerait mes lèvres.

Puissé-je sous un ciel vermeil  
Finir ma dernière journée,  
Les yeux tournés vers le soleil  
De quelque Méditerranée !

## LES FLEURS DE PARIS

A SULLY PRUDHOMME

Pour faire tous les cœurs contents  
Avril revient. C'est le printemps  
Qui pleure, qui rit et barbotte,  
Et qui, chargé de falbalas,  
Nous offre ses premiers lilas :  
« Fleurissez-vous ! deux sous la botte ! »

Puis, comme un rêve parfumé,  
Les petites roses de mai  
Et les dernières violettes,  
Avec les frais muguets des bois  
Pareils à des chapeaux chinois  
Qui feraient trembler leurs clochettes ;

Les seringas et les œillets,  
Points rouges, blancs et violets,

---

Fleurs en boutons et fleurs écloses,  
Les bluets comme dans les blés,  
Et les coquelicots mêlés  
Aux résédas parmi les roses...

Car les jardins, les bois, les champs,  
Qui connaissent bien nos penchants,  
Ayant des fleurs, nous les envoient.  
Ils en gardent toujours assez.  
Nous marchons à pas trop pressés ;  
Il est bon que nos yeux les voient.

Que le pavé soit sec ou gras,  
Jonchant les charrettes à bras,  
Déjà souffrantes et pâlies,  
Elles embaument, voulant bien  
Ne rien coûter ou presque rien,  
Bien que nous les trouvions jolies.

Frêles, elles mourront demain  
Dans l'eau d'un vase, ou dans la main  
Distraite et blanche d'une femme ;  
Et, bienfaisantes pour chacun,  
En rendant un dernier parfum  
Elles exhaleront leur âme.

## LE QUAI AUX FLEURS, L'HIVER

A THÉODORE MAURER

Cet hiver-ci n'est pas manqué,  
Il n'est misères qu'il n'invente ;  
— Mais, comme en avril, sur le quai  
Les fleurs esclaves sont en vente.

En ce temps de neige, les fleurs  
Semblent par quelque charme écloses ;  
L'air gris fait valoir leurs couleurs,  
Et l'on embrasserait les roses.

Voici des lilas blancs pour vous,  
Les bien chères et les frileuses,  
Aussi jolis que vos bijoux  
Sur vos robes miraculeuses.

Les orangers qui fleuriraient  
Mieux, loin de notre bise infâme ;  
Les camélias qui seraient  
Si bêtes, sans leur chair de femme.

Les mugets aux grelots d'argent,  
Les cyclamens, les clématites  
Que j'admire, tout en songeant  
Qu'elles sont plus belles, petites.

Tous les bouquets de nos jardins,  
Les herbes même des prairies,  
L'orchidée offrant aux mondains  
Ses malsaines orfèvreries ;

Toutes ces fleurs, sans liaisons  
Apparentes, d'été, d'automne,  
Et presque des quatre saisons,  
Chantent sur ce gris monotone.

Elles sont pâlottes un peu,  
En serre longtemps demeurées,  
Ces compagnes du coin du feu  
Qui vont être claquemurées.

Sans ce joli printemps fleuri,  
L'hiver déjà long serait pire.  
— Les yeux des fleurs nous ont souri :  
Notre cœur leur rend ce sourire.

## L'APPRENTIE

A HENRI GERVEX

Un petit carton à la main,  
Le pied flottant dans la bottine,  
Mangeant des fruits verts en chemin,  
Jupe trop courte, elle trotte.

C'est l'apprentie, elle a treize ans ;  
Elle s'en va chez les pratiques,  
Grave, les traits intelligents,  
Levant le nez vers les boutiques.

Elle a les vices du flâneur .  
Et contemple, en mordant ses lèvres,  
Les croix et les porte-bonheur  
A la vitrine des orfèvres.

Un rien, le son d'un piano,  
Le cri des marchandes de roses,

Éveillent ses yeux de moineau :  
Elle voit et sait bien des choses.

A l'atelier, l'œil pétillant  
Des confidences d'une grande,  
Elle sourit en travaillant  
Ou dit, sans qu'on le lui demande,

La chanson qui nous obséda,  
Mais pour elle n'est point choquante :  
« *Popaul, La canne à Canada*  
« Ou bien *Pour vingt-cinq francs cinquante.* »

Ne sachant trop ce qu'elle veut,  
Tirant la langue à la maîtresse,  
Elle pousse comme elle peut,  
Sans soins, sans joie et sans tendresse.

Le dimanche, jusqu'à midi,  
Il faut qu'elle range l'ouvrage,  
L'œil vague, le geste engourdi,  
Sans conviction ni courage.

Trouvant que c'est peu de douceur  
Et bien du mal pour ce qu'on gagne,  
Elle songe à sa grande sœur  
Qui doit aller à la campagne.



## LA MORGUE

Toute petite et chiffonnée,  
Chlorose du faubourg lointain,  
L'enfant, allant à sa journée,  
Passe à la Morgue, le matin.

Un maçon croise une portière...  
— Avant le seuil, baissant la voix,  
Elle se croit au cimetière  
Et fait le signe de la croix.

O contraste ! la mort farouche,  
Désespoir ou crime souvent,  
Près du souffle de cette bouche,  
Sous ce regard jeune et vivant !



---

L'hiver, si les tables sont vides,  
(Le suicide aime l'été)  
Elle quitte ces murs livides  
D'un air doux et désappointé.

L'eau coule derrière les grilles  
Tristement... — L'on entre, l'on sort...  
— A Paris, les petites filles  
S'amusent presque avec la mort.

## LE TERME DES PAUVRES GENS

A HENRI NAPIAS

Sur le pavé gras, inégal,  
Malgré l'hiver, le front en nage,  
L'homme tire comme un cheval  
La voiture où tient le ménage.

Le dur brancard emplit sa main,  
Son dos arqué tend la bretelle.  
Fier de ses huit ans, le gamin  
Aux côtés du père s'attelle.

Les paquets ne sont pas bien gros,  
Si peu de linge les soulève !  
Dans sa grosse toile à carreaux  
Le matelas étique crève.

Tout est banal, chétif, usé  
Dans ce mobilier ridicule.  
Pourtant parfois, l'homme, écrasé  
Du faix misérable, recule.

La pauvre femme suit des yeux  
Et de la main cette fortune,  
Tous ces objets flétris et vieux  
Que l'éclat du jour importune.

L'esprit soucieux, le corps las,  
On tiendra tous dans une chambre  
Dont les quatre murs sont, hélas !  
Chauds en été, froids en décembre.

Donc en route ! je ne sais où,  
Vers une existence incertaine,  
Buttant du pied, tirant du cou  
Entre le chômage et la peine.

## LA ROTISSERIE

A LÉOPOLD DAUPHIN

Ce simple avis appétissant :  
« Maison fondée en mil huit cent... »  
Orne le ventre d'un satyre,  
Sur une échoppe de faubourg  
Dont le parfum graisseux et lourd  
Flatte le passant et l'attire.

Sur des volailles en monceaux  
Des volailles font des arceaux,  
Car c'est une rôtisserie ;  
Et, dans l'air, feston triple et doux,  
Ces cadavres pendus pour nous  
Brimballent avec symétrie.

Des dindonneaux en chapelets,  
Des girandoles de poulets,

Une rangée épaisse d'oies  
Font un spectacle sans égal.  
Pour la bouche c'est un régal  
Et pour les yeux ce sont des joies.

Le flamme jette un éclat gai,  
Le tourne-broche est fatigué.  
J'aperçois neuf poulets qui fument,  
Et trois garçons roses et gras,  
Sans y penser, à tour de bras,  
Qui plument, qui plument, qui plument.

Grands buveurs, mangeurs non petits,  
Belles soifs, nobles appétits,  
O Villon, mon maître, ô Gringoire !  
Comme vous seriez bien ici,  
Vous qui connaissiez le souci  
De manger beaucoup, pour mieux boire.

## MARCHANDS DES QUATRE SAISONS

A RAOUL GINESTE

Pour tous chemins, pour horizons  
Ayant la rue étroite et sale,  
Le cours radieux des saisons  
Est pour eux le cours de la halle.

Ils vendent, selon le moment,  
Des choux, des pêches ou des roses,  
Sans paraître faire autrement  
La différence de ces choses.

Ils vont ainsi, l'oreille au guet,  
Car chaque fiacre les dérange,  
Mêlant le persil au muguet,  
La pomme de terre à l'orange.

Jusqu'aux étages sous les toits,  
Prodigieusement poussées,  
Les fausses notes de leur voix  
Trahissent des cordes cassées.

Qu'il fasse bleu, qu'il pleuve à seaux,  
Sitôt les maisons réveillées,  
Ils marchent le long des ruisseaux,  
Les chaussures toujours mouillées.

Tandis que, poussé, le haquet  
Roule, le cri répété semble  
L'intermittence d'un hoquet.  
Celui des vieux chevrotte et tremble.

Mais ce sont les femmes surtout  
Dont la vue est triste et navrante,  
Que talonne et suit jusqu'au bout  
La misère persévérante.

Faites au labeur effrayant,  
L'affreux foulard serrant leur tête,  
Elles vont douze heures, n'ayant  
Jours de repos ni jours de fête.



Parfois, dans leur sombre taudis,  
La nuit aux pauvres gens clémente  
Leur fait rêver un paradis  
D'une naïveté charmante :

Auprès des anges, dans le bleu,  
Parmi des choses indécises,  
De bons fauteuils au coin du feu  
Où les vieilles seraient assises.

## L'OUVRIÈRE

A JEAN AICARD

Tous les matins, d'un grand courage,  
Fraîche au sortir du bouge étroit,  
L'ouvrière allant à l'ouvrage  
Croise ma route au même endroit.

C'est plaisir quand elle est jolie,  
Au milieu du chemin banal,  
De la rencontrer qui déplie,  
En marchant, le *Petit Journal*.

L'âge se lit à la poitrine,  
Au frisson d'or des cheveux fous ;  
Elle a des robes de lustrine,  
Les yeux hardis plutôt que doux.

---

Pour d'autres qu'elle, l'heure est brève ;  
Le temps se traîne à l'atelier.  
— Elle ne sait pas... elle rêve  
Un bonheur vague et singulier.

L'air enfermé porte à la tête ;  
Le ciel sourit d'un bleu moqueur.  
A souffrir moins elle s'apprête,  
Et va laisser tomber son cœur...

Et le premier venu qui passe  
Ramassera pour s'amuser  
Ce cœur d'enfant, ivre d'espace,  
Qu'il est si simple d'abuser.

## AUX FORTIFICATIONS

A PAUL GODÉLIER

Des couples de petits rentiers,  
D'ouvriers malingres et blêmes,  
Habitants des pauvres quartiers  
Où meurent les faubourgs extrêmes,

Le dimanche, n'y tenant plus,  
Quittent la ville ainsi qu'un baigneur.  
Ils vont passer sur les talus  
Une journée à la campagne.

Assis ou vaguement couchés,  
En face des tables d'auberges,  
Ils voient les gazons desséchés,  
Les carrés de choux et d'asperges ;

---

Les petits murs blancs, les enclos,  
Les comptoirs d'étain dans les bouges,  
Les blés grêles et les îlots  
Des maisonnettes aux toits rouges.

Au sec pétilllement des tirs,  
Au grincement des balançoires,  
Ils demeurent là sans désirs,  
Sur ces pelouses dérisoires.

Simple et triste rapprochement :  
Corps chétifs, nature chétive !  
Leurs yeux, qui brillent un moment,  
Par une mémoire instinctive

Des paysages oubliés,  
Cherchant plus loin une autre scène,  
Regardent vers les peupliers  
Qui marquent les bords de la Seine.

## BOUTIQUIERS

A HENRY CROS

Les dimanches, à peu de frais,  
Songeant aux notes des pratiques,  
Les boutiquiers prennent le frais  
Au seuil arrosé des boutiques.

Le père, droguiste ou fruitier,  
Assis juste contre la porte,  
Est notable dans le quartier,  
Comme son crâne le comporte.

Il est, de la tête au talon,  
Totalement vide d'idées,  
Et s'habille d'un pantalon  
Dont les bretelles sont brodées.

---

Sa femme, assise également,  
Tient sur ses genoux sa main grasse  
Et trouve le trottoir charmant...  
— Elle est étrangère à la grâce.

Elle a les yeux bêtes et gris,  
Parle de la température  
Et, native, hélas ! de Paris,  
Prend un square pour la nature.

Ces êtres ont eu leurs beaux jours,  
Leur espèce de poésie.  
— Des filles, fruits de leurs amours,  
Qui s'appellent Anastasie,

Avec un vague prétendu,  
Par l'affreux contraste embellies,  
Font des mines, le cou tendu,  
Et parfois même sont jolies.

## UN BAL A MONTMARTRE

A ÉTIENNE CARJAT

L'air épais et chargé des bals de la barrière  
Qui mêlent au parfum des grogs et de la bière  
Celui des pipes, près des saladiers de vin,  
(Un cigare quelconque étant un luxe vain) ;  
Le relent affadi des vagues cosmétiques,  
L'odeur de renfermé des arrières boutiques,  
Cet air lourd, vicié de germes malfaisants,  
Que respirent le soir des bouches de quinze ans,  
Blesse, ici comme ailleurs, l'odorat et la vue.  
Le violon est fou, la flûte saugrenue ;  
Pour faire, à la reprise, éclater le piston,  
On a choisi quelqu'un qui sût fausser le ton.  
— C'est affreux : ces garçons blêmes qui font la haie ;  
La mazurka coupée en deux, pour que l'on paie,  
Le chapeau sur la tête, et ce geste élégant



Des mains moites qu'on tient en l'air, vierges de gant.

Cependant du jardin aux bordures de tables  
On voit les horizons aimés et redoutables,  
Paris, tel qu'un géant dans la plaine étendu.  
En été, quelquefois, un frisson d'air perdu,  
Un souffle, frais d'avoir ridé l'eau des fontaines,  
Arrive jusqu'ici des collines lointaines.  
On danse sous le ciel, et c'est déjà moins laid.  
Des familles, pour voir, arrivent au complet :  
Fillette de six ans frisée aux Batignolles ;  
Belle-mère à rubans dont les nuances folles  
Font mal à regarder et vous crèvent les yeux ;  
Pour un cousin naïf, réel et sérieux,  
Beaucoup de jeunes gens sans état ; des modèles  
Qu'amène le printemps comme les hirondelles,  
Dont la bouche et les yeux valent un peu d'amour ;  
Des fleuristes à qui l'on doit faire la cour.

Pour rendre cette joie, il faut mettre à la muse  
Une robe de toile, et pour qu'elle s'amuse  
La laisser s'accouder devant les verres pleins,  
Ou jeter son chapeau par-dessus les moulins.

## ENTERREMENT PARISIEN

A PHILIPPE BURTY

L'enterrement passait au milieu des baraques.

Il pleuvait, et le vent ridait la boue en flaques.  
On entendait, bruyants dans leurs rébellions,  
Des tigres miauler et rugir des lions.  
Le morne boulevard, défoncé, long à suivre,  
Éclatait d'oripeaux et de refrains de cuivre.  
Sur le ciel quelque mât effilait un trait fin,  
Et l'on allait toujours, et l'on allait sans fin.  
Malgré soi, le regard que suivent les pensées  
Se retournait pour voir les choses dépassées ;  
Et, de chaque côté, froid et brouillé par l'eau,  
Surprenait un détail, tout un coin de tableau :  
Dans l'écart d'une toile et d'un portant de planche  
Un enfant en pierrot montrant sa face blanche ;

---

Ou, tournée en musique, avec des gens en l'air,  
La bascule allongeant son grand orbe de fer.  
Comme une obsession qu'on chasse et qui persiste,  
Le contraste durait, parisien et triste.

Vers le bout de la fête, on dut encor passer  
Devant une parade en train de commencer.  
Les hommes étaient là, gonflant leur maillot rose ;  
Et les femmes, semblant penser à quelque chose,  
Belles d'une beauté prise je ne sais où,  
Ramenaient un lambeau de gaze sur leur cou.  
Le vieux pitre crevait dans sa peau d'écarlate ;  
Et tous, lutteurs campés pour la lutte à main plate,  
Danseuses frissonnant dans leur jupe à paillons,  
Enfants heureux d'avoir ce clinquant de haillons,  
Incroyables fanés, muscadins en délire,  
Dames du Directoire et du premier Empire  
Arrétant sur leur bouche, en un commun accord,  
Le rire commencé, saluèrent la mort.

## MONTMARTRE

A EUGÈNE LETERRIER

J'ai lu dans des livres anciens  
Écrits par des Parisiens,  
Qu'à la Saint-Pierre, chaque année,  
Vers Montmartre, c'était grand train,  
Et, dans un gai cadre forain,  
Longue fête carillonnée.

Hélas ! ce vacarme n'est plus  
Que passé, regrets superflus,  
Chimère, souvenir classique ;  
Et voici plus de quatorze ans  
Que le saint, sans chômer d'encens,  
Chôme de danse et de musique.

Le Progrès va-t-il à rebours ?  
La vieille gaîté des faubourgs  
Qui, ne voulant qu'un peu de place,  
Avait le grand air pour levain,  
S'éteint chez les marchands de vin  
Dans un rire de populace.

Les dimanches, on monte encor  
Par des ruelles de décor  
Jusqu'au *Moulin de la Galette* ;  
Mais des jeux vagues, des tonneaux,  
Le trapèze près des anneaux,  
Où quelque gros bourgeois halette ;

Des nippes jonchant les taillis,  
Fleurissent dans tous les pays...  
Heureusement c'est la banlieue  
Perchée un peu haut, d'où l'on voit  
S'étendre au loin, de toit en toit,  
La ville immense, belle et bleue.

Profond et noble à vous troubler,  
Ce spectacle peut consoler  
De la perte de la Saint-Pierre ;  
Et la Ville au grand bruit amer,  
Aussi houleuse que la mer,  
Remplissant toute la paupière,

Le matin, le jour ou le soir,  
La nuit même il fait bon s'asseoir  
Dans la brume couleur de perle ;  
Ou, se plaisant à s'attarder,  
Aller, entendre et regarder  
Paris sublime qui déferle.

## UN COIN DE FÊTE A MÉNILMONTANT

A H. DE BEAULIEU

Le peuple de Paris est triste quand il pleut :  
Mais puisqu'il ne peut pas s'amuser comme il veut  
Il faut par tous les temps qu'il fête le dimanche.  
Cet effort de toilette et de chemise blanche,  
Entre la boue épaisse et le ciel lourd et noir,  
Tranche piteusement et vous fait peine à voir.  
Pour les hommes cela passe encor. La casquette  
Cadre assez bien avec la blouse ou la jaquette.  
L'ouvrier ménager, vêtu d'un pardessus,  
Peut, en se dandinant, prendre des airs cossus ;  
Mais les femmes, que fouette et mouille la rafale,  
Laissent, se retroussant, passer un jupon sale,  
Et l'étoffe à huit sous le mètre, à gros dessin,  
Qui gêne à l'entournure ou bride sur le sein,  
Et dérobe le pur trésor de la poitrine  
Se colle sur le dos, indienne ou bien lustrine.

Les rubans du bonnet ou du pauvre chapeau  
Criards, et soulignant la pâleur de la peau,  
Claquent sur le visage ainsi que des lanières.  
Les filles de seize ans vont faisant des manières,  
Et, rieuses, le nez au vent, le cou tendu,  
A côté de leur mère et de leur prétendu,  
Toutes proches encor des grâces enfantines,  
D'un talon inégal éculent leurs bottines.

Il pleut, et le regard qui cherche un horizon  
Ne trouve, sous le jour éteint de la saison,  
Que la pluie en traits fins pareils à des hachures  
Brouillant la perspective et rayant les mesures.  
On entend les accords du fifre et du tambour,  
Et la joie octroyée au populeux faubourg  
Où ne rit aucun seuil, où nul rayon ne joue,  
Se perd dans le brouillard, la tristesse et la boue.



## CROQUIS D'OCTOBRE

A EUGÈNE MANUEL

Il est certains retours fidèles :  
Nous savons que nous reverrons,  
Au renouveau, les hirondelles,  
Aux froids, les marchands de marrons.

Déjà, par les brouillards d'octobre  
On aperçoit, noir dans son trou,  
Le Cévenol, rustique et sobre,  
Qui gagne très peu, sou par sou.

Une vapeur tiède colore  
Les échoppes sans écriteau,  
Où la châtaigne cuit et dore  
Son flanc meurtri par le couteau.

Les femmes mettent leur toilette  
D'hiver, qui vaut celle d'été ;  
Mais l'air bleuit sous la voilette  
Discourtoisement leur beauté.

C'est le froid : les moineaux s'arrangent  
Des vieux nids trouvés sous les toits,  
Et les petites filles mangent  
Les marrons qui brûlent les doigts.

## LES BOUTIQUES DE NOËL

A ARMAND SILVESTRE

Fête sur terre, fête au ciel !  
Les enfants sont gais : c'est Noël  
Avec ses petites boutiques.  
Les joujoux sont à tous les prix,  
Et les marchands ont tous les cris  
Pour affriander les pratiques.

Le temps de pendre un écriteau,  
De donner un coup de marteau,  
Et la baraque est déjà prête.  
Le passant ralentit le pas,  
Et la jeune femme à son bras  
Regarde, sourit et s'arrête.

Aux deux côtés des boulevards,  
Des trompettes et des buvards,

Des cuisines, des bergeries ;  
Des oranges de Portugal  
Dans des sapins, et le régal  
Des mille vagues sucreries ;

Des lapins battant du tambour,  
Et des beautés faites au tour,  
Dont la tête est en porcelaine ;  
Le plateau nain d'un thé complet,  
Et des caniches à soufflet  
Dans une broussaille de laine ;

Devises sur un mirliton,  
Polichinelles en carton,  
Chignons, œil d'émail des poupées,  
Soldats de toutes les couleurs,  
Et, malgré la saison, des fleurs  
Encore vives ou coupées.

Les petits pauvres, étonnés,  
Tendent le cou, lèvent le nez  
Vers tant de merveilles étranges  
Qui ne sont pas faites pour eux.  
— Donnez-leur, pour qu'ils soient heureux,  
Des sucres d'orge et des oranges.

---

Un Parisien bon à tout,  
Entre deux baraques, debout  
Montre un pantin ou se promène ;  
Son jouet n'est jamais commun :  
Chaque année il en invente un  
Et ne le vend qu'une semaine.

Cela dure huit ou dix jours,  
Puis tout s'en retourne aux faubourgs...  
Il gèle, ou bien il pleut à verse.  
C'est égal ! flâneur et léger,  
Paris a pu, sans déroger,  
Faire aller le petit commerce.

## HIVER

A LÉON DIERX

Voici venir les mois d'hiver, les tristes mois.  
La cognée a troublé la fête des grands bois ;  
Et hêtres, chênes forts, cimes en bas jetées,  
Arrivent à la ville en longues charretées.  
Bois ! honneur des coteaux, gloire de la saison,  
Vous venez égayer quelque riche maison ;  
Ce n'est pas l'artisan, ni l'humble et pauvre femme  
Que vous réchaufferez à votre rouge flamme ;  
La faiblesse et la peine ont un seul droit, souffrir,  
Et c'est pour les heureux qu'on vous a fait mourir.

O joyeux nids détruits, ô chansons envolées !  
Devant ces troncs gisants qui formaient des allées,  
Je songe à vous, grands bois, qui consolez de tout ;  
Aux voûtes des chemins avec le ciel au bout,  
Et, remontant le cours de mes belles années,

---

A ces courses à deux jusqu'à la nuit menées,  
A ces rires croisant le vol des papillons,  
Quand le jour peint les fleurs de ses derniers rayons ;  
A toute la magie adorable et profonde  
Des verts rameaux penchés sur une tête blonde,  
A la paix taciturne, aux murmures, aux voix  
Qui sortent du printemps et qui hantent les bois.

## LA FÊTE DES ROIS

A PAUL ARÈNE

Les Rois Mages et les bergers  
Viennent des pays étrangers  
Voir un berceau dans une crèche,  
Et le couvrir de fins tissus  
Car le petit enfant Jésus  
Aurait bien froid dans la nuit fraîche.

Ils ont marché pendant trois jours :  
Une étoile d'un grand secours  
Va devant eux pour leur apprendre  
Où porter la myrrhe et l'encens ;  
Mais le plus beau de leurs présents,  
C'est leur âme naïve et tendre.

— Il reste de ce souvenir  
Une coutume de tenir



Logis ouvert et table prête  
Le jour des Rois, pour qu'un ami,  
Réveillant son cœur endormi,  
Frappe à votre porte et s'arrête.

Tables de chêne ou de noyer  
Se valent auprès du foyer,  
Pourvu qu'un peu de flamme brille.  
Et que les pères, triomphants  
Dans la grâce de leurs enfants,  
Comptent autour d'eux la famille.

D'un geste lent et préparé  
On coupe le gâteau doré.  
Le hasard seul donne la fève,  
Ou l'on triche ; alors c'est plus gai,  
Et chacun a l'air intrigué  
Ou d'être le jouet d'un rêve.

Le sort a parlé. « Le roi boit ! »  
Il choisit sa reine du droit  
De sa préséance éphémère :  
Une petite fille, ou bien  
La cousine qui ne dit rien,  
Ou l'aïeule grave, ou la mère.

L'étoile blanche s'envola...  
Voici très longtemps de cela.  
Des choses se sont accomplies,  
Plus sûres peut-être. Le mieux  
Est d'avoir un esprit pieux  
Quand les légendes sont jolies.

## EN CARNAVAL

A EMMANUEL DES ESSARTS

« Dieu ! que le son du cor est triste au fond des bois ! »

O forme d'un beau vers, coupe d'or où je bois,  
Qui redonnes l'espoir et qui fais qu'on oublie,  
Je m'enivrais du vin de ta mélancolie,  
Ce soir, par un contraste insigne en vérité.  
Hélas ! de lourdes mains touchaient à ta beauté !  
Loin des chênes sur qui le matin se déploie,  
Avant qu'avril ait mis au ciel un peu de joie,  
Dans l'hiver, dans la nuit surprise tristement,  
Des sots sonnaient du cor avec acharnement,  
Offensant aux éclats de l'absurde fanfare  
La musique divine et belle qui s'effare.  
C'était la tolérance horrible des jours gras :  
La face bleue, à pleins poumons, à tour de bras,

Ces gens pour qui jamais la grâce ne fut faite  
Chômaient à leur façon ce dimanche de fête.

En France, au temps passé des roses carnavales,  
Où les plis du satin frissonnaient dans les bals,  
Où quelques violons sur un thème classique  
Faisaient toute la joie et toute la musique,  
Dans ce temps de plaisir léger qui s'envola,  
On n'avait pas encore imaginé cela.

## LE CIMETIÈRE

A ANDRÉ THEURIET

Un soir, nous revenions parmi les terrains vagues :  
Montmartre devant nous faisait comme des vagues  
Géantes, d'un noir morne et sans nulle rumeur.  
Le triste ciel d'hiver plaisait à notre humeur.  
Au loin Paris avait sur son front la buée  
Qu'il élève à cette heure, aube étrange ou nuée.  
On ne le voyait pas ; on sentait seulement  
La forge monstrueuse à son halètement.  
Nous allions dans la nuit et dans le grand silence.

Des nuages chassés d'une âpre violence,  
Passant devant la lune en un vol irrité,  
Découvraient tour à tour ou voilaient sa clarté ;  
Et c'étaient tout à coup en des visions blanches  
Un jardin maraîcher étroit, enclos de planches,  
Une maison petite et basse aux volets sourds,

La misère et la paix sinistre des faubourgs ;  
Puis ce fut un tournant de rue, une vallée  
Subite, des cyprès, la fuite d'une allée,  
Des tilleuls dépouillés et battus par le vent,  
Le champ reconnaissable où l'on alla souvent,  
Où d'étranges ferments revivent dans les arbres,  
Un lointain tacheté par la blancheur des marbres,  
Le cimetière enfin dans son nocturne effroi ;  
Et je fus offensé, rêveur de peu de foi,  
Du peu d'herbe où l'on dort lorsque la vie est lasse.  
Le plus grand trépassé ne prend guère de place :  
Au même espace tient la peine et le remords,  
Et la terre commune accorde tous les morts.

Alors, comme un sanglot, monta dans ma pensée  
Un amer souvenir de jeunesse passée ;  
Je revis la blancheur d'un matin radieux,  
Une femme qui fut la gloire de mes yeux,  
Et qui faisait mon cœur épris d'elle si tendre  
Que je n'essayais pas même de me défendre ;  
Je me rappelai belle, hélas ! en vérité,  
Et ne touchant qu'à peine au seuil blond de l'été,  
La jeune fille morte et couchée avant l'heure,  
Qui pour moi fut la plus aimée et la meilleure,  
Dont la grâce suivait en souriant les pas,  
Qui pouvait vivre encore et ne le voulut pas.

# PAYSAGES PARISIENS





## LE MATIN

A ÉMILE BLÉMONT

Fraïches, d'un rose vif et pâle tour à tour,  
Les heures du matin sont l'enfance du jour.  
Du ciel elles ont vu la ville, leur amie,  
Et donnent un baiser à la belle endormie.  
Faites de transparence et de virginité,  
Nul souffle impur ne touche à leur frêle beauté.  
Ces heures ont encor des souvenirs d'étoiles ;  
De la pensée obscure elles lèvent les voiles,  
Et, sereines, touchant le front comme un flambeau,  
Elles en font jaillir l'étincelle du beau.

O blanche vision des formes reparues !  
Si, l'esprit délié, l'on marche par les rues,  
Ce ne sont point les sots que l'on rencontre encor.  
La femme, oiseau d'amour, allant d'un vague essor,  
Ni le loisir qui flâne ou le vice qui rôde.  
— La bonne odeur du pain, inattendue et chaude,

Vous invite du seuil ouvert des boulangers :  
Les laitières ont fait leurs mélanges légers,  
Et le lait baptisé des petites vachères  
Bleuit encore un peu sous les portes cochères.  
On rencontre déjà les voitures de fleurs :  
Tous les parfums issus de toutes les couleurs,  
Les roses, les bluets, cueillis avant d'éclore,  
Qui nous viennent des blés et que Paris adore.  
Parfois une charrette et son lourd attirail ;  
Sur les trottoirs, des gens qui s'en vont au travail,  
Des filles en sarrau, la mine chiffonnée...  
Paris laborieux commence sa journée.  
Comme la rue est vide, ou peu s'en faut, les pas  
Sonnent distinctement et ne se mêlent pas ;  
Et c'est plaisir d'entendre, à bruits vifs et rapides,  
Ces soldats du devoir simplement intrépides,  
Allant au même but par le même chemin  
Qu'ils avaient fait hier et referont demain.

Puis le Louvre, les ponts, la belle mise en scène  
Des arbres en bouquets au loin, et de la Seine  
Attirant le regard à ses deux horizons.  
D'un côté le palais immense, les maisons,  
La Cité, proue énorme, et les deux tours jumelles,  
Et le ciel découpant un clocher de dentelles ;  
Et de l'autre, aussi loin que porte le regard,

Les ponts échelonnés l'un sur l'autre, l'écart  
Et la courbe que font les bords, et les collines,  
Et le vent du matin qui tord les mousselines  
De la brume légère au-devant du soleil.

Ainsi le jour nouveau, magnifique et vermeil,  
Brûlant à ses rayons l'aile verte du rêve,  
Beau comme un jeune dieu, sur la ville se lève.

## LES PREMIERS SOLEILS

A ALPHONSE HIRSCH

La nature a de clairs réveils  
Qui devancent un peu l'aurore.  
Rien ne vaut les premiers soleils,  
Tout pâles de l'hiver encore.

Du fond des lourds nuages gris,  
Chassant la tristesse des choses,  
Ils reviennent baiser Paris  
Qui rit d'avoir des maisons roses.

Ils préparent dans les jardins  
La fraîche parure des branches,  
Pour rendre aux pauvres citadins  
La promenade des dimanches.

Le ciel garde quelques pâleurs  
Des dernières mélancolies,  
Mais déjà l'on pressent les fleurs  
Et les femmes sont plus jolies.

On dirait l'aube de l'été  
Et je reçois, sous ma paupière  
Et dans mon âme, la beauté  
En même temps que la lumière.

L'air s'étonne de resplendir ;  
Mais le froid ne mord plus les plantes  
Qui commencent à reverdir :  
Et les heures semblent moins lentes.

Déjà le ciel est presque bleu ;  
Je peux entr'ouvrir ma fenêtre,  
Les jours grandissent peu à peu,  
L'amour même pourra renaître !

Le ciel m'accable ou m'éblouit :  
Je suis triste si l'air soupire,  
Un peu d'azur m'épanouit,  
Un premier soleil me fait rire.

## SUR LES PONTS

A ERNEST D'HERVILLY

L'été, quand je passais sur les ponts, le matin,  
Je suivais de regard la fuite du lointain,  
Les quais, leurs horizons d'arbres hauts et de pierres,  
Et la beauté du jour entrait dans mes paupières.  
Mais plus que les palais, les arbres, les maisons,  
Plus que le ciel, baignant d'azur les horizons,  
Je voyais, coupe verte où mon rêve s'abreuve,  
Dans un cadre éclatant reluire le vieux fleuve  
Avec son cours précis, ou bien vague et rôdeur,  
Et le frisson léger que donne son odeur.

Bercée au flot menu qui n'a pas de marée,

Je voyais « la frégate » à la rive amarrée,  
Et, comme des maisons trop froides les hivers,  
Les grands bateaux de bains aux volets gris ou verts.  
Avec le va-et-vient de la batellerie,  
Le fleuve, selon l'heure et le moment, varie.  
Les « mouches », en sifflant, n'avaient pas pris l'essor,  
Et les noirs remorqueurs ne fumaient pas encor.  
Seulement, au courant de la rivière vide,  
Un chaland que gouverne un marinier solide,  
Et qu'on pousse du lourd aviron à deux mains ;  
Un train de bois flottant au gré des verts chemins,  
Ou rien que le soleil sur l'eau lente et tranquille.  
C'était l'heure où le bruit s'éveille par la Ville,  
Où grince sur le port la pelle de charbon,  
Où des hommes hâlés, quand le soleil est bon,  
N'ont que le pantalon de toile et la chemise.  
On lisait : *Arion, Tibre, Seine-et-Tamise*  
Aux poupes des bateaux, sur le bordage clair ;  
Et l'eau coulait limpide et fraîche comme l'air.

J'ai quelquefois songé qu'en été rien n'égale  
La fraîcheur du matin ni l'odeur fluviale ;  
Et ce n'est pas pour être épars autour de nous  
Que l'effluve en serait sans mérite ou moins doux.

Certe on peut aimer mieux l'odeur des mers superbes ;  
Mais, pour avoir mouillé les plantes et les herbes,  
Les fleurs des nénuphars mêlés aux joncs penchants,  
Cette eau porte à la ville un souvenir des champs.



## AU JARDIN D'ACCLIMATATION

## LES CIGOGNES

A HENRI WELSCHINGER

Sur un ton grave, mat et sec  
Les cigognes claquent du bec :  
Paroles indéterminées !  
Elles paraissent, par moment,  
De leur œil fixe vaguement  
Chercher les hautes cheminées,

Les toits dentés en escaliers,  
Se dressant bons et familiers  
Et d'une laideur sans vergogne,  
Là-bas où le gîte est permis,  
Sur la maison de leurs amis,  
Maison aussi de la cigogne ;

Et dans un fantôme de vol,  
Elles sautent tout près du sol,  
Les ailes lourdes et cassées ;  
Ou bien sans entendre et sans voir,  
Sur une patte, jusqu'au soir,  
Elles méditent des pensées.

Hélas ! on n'acclimate ainsi  
Rien que la peine et le souci ;  
C'est l'espace qu'il faut aux ailes !  
O prévoyance, ô cruauté,  
Qui tiens ici, loin de l'été,  
Les cigognes et les gazelles.

---

## LE MARCHÉ AUX CHIENS

Ils sont là tous, grands et petits,  
Sur la litière froide ou chaude :  
Terre-neuve pleins d'appétits,  
Levrettes chez qui tout minaude,

Roquets assez gros pour crier,  
Barbets à mines de bravaches,  
L'œil noir, séducteur et guerrier,  
Guère plus grands que leurs moustaches ;

Loulou, hardi comme un faquin,  
Braque au jarret nerveux et ferme,  
Ratier à museau d'arlequin,  
Drôle au logis, bon à la ferme ;

Les yeux rouges comme un vieillard  
Le bull au menton de galoche ;  
Le basset ras, un peu paillard,  
Et le griffon qui s'effiloche ;

Sentant les blés et les genêts,  
Le grand chien de berger morose ;  
L'inexpressible havanaïs,  
Brouillard vague sous un nœud rose.

Et quand je pars, avec émoi  
Je regarde encore les niches,  
Sentant flotter autour de moi  
Des âmes blanches de caniches.

## AU LOUVRE

A JULES BRETON

Le Louvre où j'épelai, poète adolescent,  
Cette langue du beau que je lis à présent,  
— Car l'image en mes yeux évoquant la pensée,  
C'est là que fut mon âme au rythme fiancée, —  
Voit souvent mon regard de promeneur pieux  
Levé vers Raphaël et vers mes premiers dieux.  
C'est là que mon esprit cherche encore l'exemple :  
Je marche recueilli comme on fait dans un temple.  
Florence que j'ai vue au milieu de ses fleurs,  
Venise, cette gloire unique des couleurs,  
Rome même, la ville à la lueur étrange  
Qui rapproche César géant de Michel-Ange,  
Dont aucun vent de mort n'a soufflé le flambeau,  
N'a rien de plus auguste ou même d'aussi beau.  
Les blondes nudités sereines qui se lèvent  
Aux murs de la Tribune, et dont les âges rêvent,

Sont ici. Giorgione à son *Concert* divin,  
Splendeur auprès de qui tout lutterait en vain,  
Éveille le Corrège idéal et si tendre  
Qu'il faudrait être André Chénier pour le comprendre ;  
Vinci prodigieux, Véronèse pareil  
A quelque héros, fils fabuleux du soleil,  
Titien pour qui Vénus posait royale et nue,  
Les Primitifs charmants dans leur force ingénue,  
Mantegna, Bellini qu'on ne peut oublier,  
Fiesole dont les Saints conseillent de prier :  
Tous ces Italiens, humbles ou magnifiques,  
Rayonnent, pur honneur des vieilles Républiques ;  
Et loin du pays d'or, sous un ciel hasardeux,  
Notre extase leur rend un culte digne d'eux.

## LES MAISONS BASSES

A THÉODORE MAURER

Dans les ruelles des faubourgs,  
Étroites, humides et grasses,  
Vous savez, aux premiers beaux jours,  
La tristesse des maisons basses.

Pa uvres logis ! Sous le ciel clair  
Leur mine semble plus chétive.  
Les fenêtres ne donnent d'air  
Que juste assez pour qu'on y vive.

Sous un mauvais bout de rideau  
Les vitres de verre bleuâtre  
Ont des taches de gouttes d'eau :  
On ne voit pas de feu dans l'âtre.

On ne voit là que pauvreté,  
Que ce qui souffre, louche ou boite ;  
La table en bois mal raboté,  
Étroite pour la vie étroite ;

Le fourneau de fonte, les crins  
D'une chaise éraillée et dure,  
Un lit, une cage à serins  
Et du linge pour la couture.

Rien de ce qui sourit un peu  
Ni dont le doux loisir s'égaie.  
— Pourtant le ciel est déjà bleu  
Et l'épine blanchit la haie.

Mais ici ne vient pas l'été :  
Le soleil fuit les toits moroses,  
Les jeunes femmes sans beauté  
Et les enfants sans bouches roses !



## TERRAIN VAGUE

A G. GUILLAUMET

Hier, près des Champs-Élysées,  
En plein Paris, j'ai reconnu  
Des fleurs des prés dépayées  
Au bord d'un terrain maigre et nu.

Complice des amours des plantes,  
Le vent, baisant les gazons mûrs,  
Emporte les graines tremblantes  
Dans les crevasses des vieux murs ;

Derrière une clôture en planches,  
D'un peu de sable soulevé,  
Jaillissent des fleurettes blanches  
Aux fentes mêmes du pavé.

Il n'est muraille qui s'effrite,  
Ni sol pelé, ni coins étroits,

Où, par quelque humble marguerite,  
L'été ne reprenne ses droits.

Arrachez-les, mettez des pierres  
En tas sur leurs frêles pâleurs,  
Elles rouvriront leurs paupières :  
On ne supprime pas les fleurs !

## LA PETITE MAISON

A H. DE LAPOMMERAYE

Pourquoi la petite maison  
A la silhouette effacée,  
A-t-elle plus que de raison  
Pris mon cœur avec ma pensée ?

C'est qu'afin que l'air attiédi  
L'échauffe bien et la pénètre,  
Elle tourne vers le midi  
Le regard de chaque fenêtre.

C'est que, simple, faite de rien,  
Riant de ses portes mal closes,  
Elle a le toit italien,  
Et près du seuil deux lauriers-roses.

C'est que, sur la terrasse, exprès  
Basse et construite en pierres blanches,  
J'ai vu noircir quelques cyprès,  
Effilant en cône leurs branches ;

Et dans des berceaux hauts et plats  
Où les feuilles peuvent s'étendre,  
Les ceps monter comme là-bas  
Et les grappes de raisins pendre.

Orientée au bleu de l'air,  
Elle est charmante, et donne envie  
D'y demeurer pour voir plus clair :  
Le ciel est moitié de la vie.

Quel caprice a mis à Paris  
Cette maison chaude et petite  
Qui, dans notre nord triste et gris,  
Parle d'azur et nous invite ?

## BROUILLARD D'OCTOBRE

A ALPHONSE DAUDET

Comme au théâtre on voit la fuite bleue et rose  
Des gazes se lever sur une apothéose,  
Ainsi le gai matin, machiniste idéal,  
Roule vers le Zénith le brouillard automnal.  
Le voile moins épais de la vapeur tremblante  
Découvre par degrés une vision lente.  
La ville transparait confuse, trouble encor,  
Puis moins vague, puis claire, avec ses dômes d'or,  
Ses flèches, ses toits gris, ses tours au ciel dressées,  
Ses fenêtres, regards où luisent des pensées,  
Son fleuve pâle et vert et que ride le vent  
Et son horizon fin, radieux et vivant.

Il faut, pour goûter mieux la splendeur printanière,  
L'automne pâissant à son heure dernière.

Dans un azur égal l'immobile clarté  
Sans doute laisserait notre âme de l'été :  
Il faut nous mesurer le nombre des étoiles,  
Et que même le ciel s'enveloppe de voiles.  
D'ailleurs, cette rigueur de nos climats du nord  
Garde pour la pensée un charme rude et fort.  
Pas d'ivresse troublante et chanteuse, un jour sobre.  
Le soleil est un vin : la sagesse d'Octobre  
Le tempère, et son feu, vers l'arrière-saison,  
Sans troubler le regard échauffe la raison.

## LA NEIGE

Il neige : les moineaux sont tristes...  
Ils ont le jeûne dans la voix ;  
Sachant les hommes égoïstes,  
Ils regardent blanchir les toits.

Il neige : Paris est livide ;  
Il entr'ouvre des yeux dolents.  
On dirait que le ciel se vide  
En tourbillons frêles et blancs.

La pâle fourrure des rues  
A beau luire jusqu'au lointain,  
Des taches y sont apparues  
Sous les premiers pas du matin.

Bientôt la neige sera boue,  
Car de cette candeur aussi  
La ville cruelle se joue.  
Les neiges vivent loin d'ici !

Sur la blancheur fragile et tendre  
Qui se fond en noir affligeant,  
Les arbres persistent à tendre  
Leurs purs filigranes d'argent.



## NOS CIELS

A LAURENT-PICHAT

Notre soleil est un flambeau  
A la lueur vite pâlie.  
Je me souviens d'un ciel plus beau,  
Du ciel divin de l'Italie.

Le nôtre est froid, revêche et noir  
Et pleure pour la moindre chose.  
Je me rappelle que, le soir,  
Venise est blanche et toute rose.

Nos pauvres printemps de Paris  
Ont à briller un mal extrême.  
Ils sont chétifs, frileux et gris,  
Mais c'est pour cela qu'on les aime.

Et puis ils sont parfois si doux,  
Ils ont tant de grâce à sourire !  
Ils s'entendent bien avec nous  
Et savent ce qu'il faut nous dire :

Si nos ciels n'emplissent les yeux  
Que d'une lumière effacée,  
Ce sont des ciels laborieux  
Qui valent mieux pour la pensée.

AU FIL DE L'EAU

(1877)



## LES BERGES



## LE MOULIN

A LÉON VALADE

C'est par eau qu'il faut y venir.  
La berge a peine à contenir  
Le fouillis d'herbes et de branches,  
Ce monde petit et charmant,  
La grande roue en mouvement,  
Les vannes et leurs ponts de planches.

Un bruit frais d'écluses et d'eau  
Monte derrière le rideau  
De la ramure ensoleillée.  
Quand on approche il est plus clair ;  
Le barrage jette dans l'air  
Comme une odeur vive et mouillée.

Pour arriver jusqu'à la cour  
On passe, chacun à son tour,  
Par le moulin plein de farine,  
Où la mouture en s'envolant,  
Bianche et qui sent le bon pain blanc,  
Réjouit l'œil et la narine.

Voici la ferme, entrons un peu.  
Dans l'âtre on voit flamber le feu  
Sur les hauts chenets de cuisine.  
La flamme embaume le sapin ;  
La huche de chêne a du pain,  
La jatte de lait est voisine.

Oh ! le bon pain et le bon lait !  
Juste le repas qu'on voulait ;  
On boit, sans nappe sur la table,  
Au tic tac joyeux du moulin,  
Parmi les bêtes, dans l'air plein  
De l'odeur saine de l'étable.

Lorsque vous passerez par là,  
Entrez dans le moulin. Il a  
Des horizons pleins de surprises,  
Un grand air d'aise et de bonté  
Et, contre la chaleur d'été,  
De la piquette et des cerises.



## L'ILE

A ALPHONSE DAUDET

Les îles ont bien froid quand la saison est dure...  
Mais, en été, ce sont des vaisseaux de verdure,  
Qui, jadis, par le fleuve entraînés lentement,  
Se seraient échoués tout près du bord charmant  
Les branches sont leurs mâts, les feuilles sont leurs voiles,  
Et ces agrès vivants vibrent sous les étoiles.  
Pour saluer l'essaim des nuages légers,  
Les oiseaux font les chants joyeux des passagers.  
Elles ne craignent pas le vent ni ses querelles,  
Car le beau ciel de France est étendu sur elles.

Celle-ci porte haut son faite verdoyant ;  
Et le regard charmé s'étonne, en la voyant,  
Des larges trous d'azur et des lumières blondes  
Dont se creuse la nuit des verdurees profondes.

La ronce sur le bord mûrit son fruit vermeil,  
Les grands peupliers droits se dressent au soleil ;  
Et les buissons, ces nains, sentent sur leurs épaules  
Le vert frisson léger et les cheveux des saules.  
Abordez ! l'herbe embaume et vous verrez les fleurs,  
Les papillons dont l'aile a toutes les couleurs  
Des beaux matins poudrés de poussière d'aurore.  
Allez ; que la fraîcheur n'arrête pas encore  
Au charme exquis du seuil votre rêve et vos pas.  
Est-ce une voix humaine ? et n'entendez-vous pas  
— Car nous sommes au mois de la nature heureuse, —  
Le rossignol chanter sa chanson amoureuse ?  
Allez jusqu'au fourré d'épines et de houx ;  
C'est presque un bois... Le front des hêtres a pour nous  
Une ombre familière et propice ; le chêne  
D'un lien fraternel et vivant nous enchaîne,  
Et j'aime la pâleur de femme du bouleau.

Sur la double beauté de la terre et de l'eau  
Le ciel, comme un regard indulgent et limpide,  
Laisse tomber la paix qui fait l'heure rapide.

## L'AUBERGE DES MARINIERS

A FRANÇOIS COPPÉE

De côté, derrière et devant,  
A la pluie, au soleil, au vent,  
L'auberge blanche : c'est la scène ;  
Juste à l'endroit où la forêt,  
Dévalant le coteau, paraît  
Venir se jeter dans la Seine.

C'est le jour ! le coq a chanté :  
Au bienfaisant matin d'été  
S'ouvre à deux battants ma fenêtre.  
Je crois voir couler au travers  
Le fleuve plein de grands joncs verts,  
Frais de l'aube qui vient de naître.

Holà ! ce sont les mariniers,  
Les plus hâtifs et les derniers  
Au soleil ou sous les étoiles,  
Menant l'hiver, menant toujours,  
Debout, leurs trains mouillés et lourds,  
Sans rames, sans mâts et sans voiles.

Quand l'on voit ainsi l'eau couler,  
On peut boire, sans s'attabler,  
Un verre ou deux pour tant de peine.  
Avant que le jour ait grandi,  
On aurait le cœur engourdi,  
Malgré le bourgeron de laine.

Donnez-leur un verre de vin.  
— A grand labeur salaire vain ;  
Le destin nous mène à sa guise.  
Pour faire leur cerveau vermeil  
Qu'un peu de vin et de soleil  
Brille sur eux et les conduise !

## LA PETITE RIVIÈRE

A SULLY-PRUDHOMME

La petite rivière, bleue  
Si peu que le ciel ait d'azur,  
D'ici fait encore une lieue,  
Puis verse au fleuve son flot pur.

Plus grande, elle serait moins douce ;  
Elle n'aurait pas la lenteur  
Qui dans les herbes mène et pousse  
Son cours délicat et chanteur.

Elle n'aurait pas de prairies  
Plus vertes si près de la main,  
Non plus que ces berges fleuries  
Où marque à peine le chemin ;

Ni le silence si paisible,  
Ni, parmi les plantes des eaux,  
L'étroit chenal presque invisible  
Entre les joncs et les roseaux.

Et le moulin qui sort des branches  
N'aurait pas à bruire ailleurs  
Plus d'eau dans ses palettes blanches,  
Ni plus de mousses et de fleurs.

La petite rivière est gaie  
Ou mélancolique, suivant  
Qu'un oiseau chante dans la haie  
Ou qu'il pleut et qu'il fait du vent.

Charmante, presque pas connue,  
Couleur du soir ou du matin,  
Par les prés elle diminue,  
Et, s'effaçant dans le lointain,

Derrière le saule incolore  
Ou le vert des grands peupliers,  
Elle montre une fois encore  
Ses caprices inoubliés.

## LA CHANSON DU BON GITE

A ARMAND SILVESTRE

Je vois de ma chambre d'auberge  
Un matinal et gai tableau :  
Les pêcheurs passent sur la berge  
Et les bateaux passent sur l'eau ;  
Le peuplier tremble et s'agite.  
— La belle chambre et le bon gite !

Le lit a des rideaux en fleurs  
Et fait briller comme un parterre  
Des bouquets aux riches couleurs ;  
Après une nuit salubre,  
Je m'en vais ouvrir au soleil.  
— O le bon lit, le bon réveil !

Les étoiles, au jour peureuses,  
S'en vont toutes du ciel charmant.

C'est la saison des amoureuses.  
Celle que j'étonne en l'aimant  
Rit de voir la Seine qui brille.  
— Le beau matin, la belle fille !

A quelques pas de la maison  
Nous déjeunerons sous les saules,  
Les pieds mouillés par le gazon.  
Dans les branches, sur nos épaules,  
Les abeilles, feront leur miel.  
— O le bon gîte et le beau ciel !



## LE PASSEUR

A ANATOLE FRANCE

Au bord du fleuve, loin des foules,  
Entre des chênes et des pins,  
Il a quelques fruits et des poules  
Près de la cabane à lapins.

Il est, comme parfois nous sommes,  
Sans grands besoins et sans grand fiel,  
Connaissant dès longtemps les hommes,  
Les bêtes, la terre et le ciel.

Hélé des deux rives, il passe  
Des dames avec des messieurs ;  
Il semble ne rien voir. — L'espace  
Est d'un azur délicieux.

Son front hâlé montre des rides  
Qu'ont faites le soleil et l'air,  
Et, philosophe aux bras solides,  
Il a le poil rude et l'œil clair.

Il prend le temps comme il arrive,  
Il est pêcheur et braconnier.  
Quand le soir tombe, sur la rive  
Il dort, ou veille le dernier.

Ni famille, ni deuil, ni joie :  
Nos soucis lui sont étrangers ;  
A son cerveau le ciel envoie  
Quelques rêves comme aux bergers.

Il vivra vieux : la Seine est douce...  
Pendant que pâles nous songeons,  
Il mène sa barque et la pousse,  
Et n'a d'obstacle que les joncs.

## LES ILES DU BAS-MEUDON

A EUGÈNE MANUEL

Au pied des longs coteaux où sont des bois de chênes,  
Sous les yeux des maisons blanches aux volets verts,  
Les deux îles alors avaient de frais couverts  
Et tentaient le marcheur, riantes et prochaines.

Et, de fait, on mettait une heure pour venir  
Vers la paix et l'abri de leurs rives charmantes ;  
Petites, sentant bon les fraises et les menthes,  
Les soirs un peu d'amour y pouvait bien tenir.

Puis ce furent la guerre et les rives laissées,  
Les grands arbres par terre afin qu'on pût mieux voir,  
Les oiseaux envolés qui chantaient jusqu'au soir,  
Les asiles meurtris et les ombres blessées.

Maintenant c'est fini de souffrir : les oiseaux  
Sont revenus ; Juillet propice les régale.  
Le chœur chante à travers la verdure inégale,  
Saules, peupliers fins, broussailles et roseaux.

Et l'autre chœur que font les amants recommence,  
Car rien ne rompt jamais la chaîne des baisers ;  
Et l'on sent dans son cœur sur les espoirs brisés  
L'amour qui lève encore ainsi qu'une semence...

Pendant que le bord rit son rire d'autrefois,  
Et que, des hommes, nus seulement le dimanche,  
Sous le ciel indulgent flottent, faisant la planche,  
Et que le bon soleil se couche dans les bois.

## LA FÊTE

C'était la fête au bord de l'eau.  
On aurait cru voir un tableau  
Où le mât d'un vaisseau rencontre  
Un ballon qui monte dans l'air,  
Et le train d'un chemin de fer  
Au-dessous d'un cadran de montre.

C'était encor plus compliqué :  
De la rive qui sert de quai  
On voyait, faisant bon ménage,  
Des arbres, des chevaux de bois,  
Des cors de chasse aux longs abois  
Et des canotiers à la nage.

Une débauche de plaisir !  
L'esprit hésitait à choisir  
Entre un bateau sur la rivière,  
L'hercule au biceps effrayant  
Ou les pauvres pitres ayant  
Un papillon sur le derrière.

O le souffle du mirliton !  
Les jeunes filles du canton  
Et les cocotes sans patrie !  
Quand il fait beau, quand il fait bleu,  
Quand on pourrait dormir un peu  
Sur la berge verte et fleurie !

Lorsque mourut le couchant d'or  
Le vacarme crevait encor  
Les murs de planches et de toiles  
Piqués de verres de couleurs ;  
Mais l'on ne vit pas les pâleurs  
Étincelantes des étoiles.

Mignonne, est-ce que j'avais l'air  
De trouver que le piston clair  
Ne faisait pas bien son office ?  
Cela me semblait très joli...  
— Le programme presque rempli,  
On tira le feu d'artifice.

---

La nuit venait, il était tard.  
Au fracas du dernier pétard,  
Parmi la lumière inégale  
Qui fait voir des bords fabuleux,  
Des peupliers rouges et bleus  
Au gré des flammes de Bengale,

La lune dans le ciel d'été  
Versa lentement sa clarté  
Blanche et douce comme une amie...  
Ce fut, après le bruit épais,  
Un silence fin et la paix  
De la belle rive endormie.

## LE MARINIER

A PIERRE ELZÉAR

Nous fîmes, au printemps dernier,  
Un jour que nous étions à boire,  
Connaissance d'un marinier  
Qui nous raconta son histoire.

Il dit qu'il menait du charbon  
Depuis dix ans, de la Belgique.  
— Pour faire l'œil viril et bon  
Le grand air du fleuve est magique.

L'ombre tombait du frais coteau...  
Dans l'orgueil naïf de son âme  
Il nous parlait de son bateau,  
Il voulut nous montrer sa femme.



---

L'un était un bateau ponté,  
Et l'autre une grosse Flamande,  
Tous deux luisants de propreté :  
Ce qu'un cœur tranquille demande.

Sur le pont, par le ciel chauffé,  
Les yeux contents, l'âme légère,  
Nous bûmes d'excellent café  
Que nous versa la ménagère.

Le buffet fut ouvert pour nous...  
Je voyais la table voisine,  
Le grand lit conjugal et doux  
Auprès du fourneau de cuisine.

Le soir mourait sur ce tableau.  
— Un enfant à mine prospère,  
Vif et qui n'a pas peur de l'eau,  
Jouait sur les genoux du père...

Et je pensais : Ils sont heureux  
Et plus sages que nous ne sommes ;  
Le plus pur du ciel est pour eux,  
Loin des villes et loin des hommes.

## AU FRANC PÊCHEUR

A HENRY CROS

Avant que tombe la fraîcheur,  
Allons dîner au *Franc Pêcheur*,  
A Saint-Ouen, en face de l'île.  
Les amoureux ne sont pas seuls ;  
On y mange sous les tilleuls,  
Mais beaucoup plus mal qu'à la ville.

Si ce n'est pas très distingué,  
C'est bruyant, variable et gai,  
D'un goût aimable et peu sévère.  
Les arbres ont des écriteaux ;  
Et l'on voit passer les bateaux,  
Comme on dit, en vidant son verre.

La berge n'a pas de sentiers :  
Il y fleurit des canotiers

Dont parfois le geste inquiète  
Quand ils portent leurs avirons.  
Leurs chapeaux sont pointus et ronds,  
Avec les rebords d'une assiette.

Voici les jeux, voici surtout  
La bascule avec son haut bout  
D'où l'on découvre un point de vue,  
Et qui berce les cœurs épris,  
Et fait pousser de petits cris  
A la couturière ingénue.

Après le tir aux macarons,  
Sous les arbres nous dînerons,  
Et nous boirons avec nos reines  
Un vin atroce assurément,  
Sous les yeux du coteau charmant  
Mais redoutable de Suresnes.

Puis nous chanterons au dessert,  
Et l'on dira de ce concert :  
« C'est quelque noce de banlieue... »  
Tandis que dans le soir d'été  
Le cognac mettra la gaité  
De sa flamme tremblante et bleue.

## LA SEINE

A CAMILLE PELLETAN

La Seine, qui, l'été, riait dans les roseaux,  
Sous la pluie a changé la couleur de ses eaux.  
Elle s'enfle et jaunit quand s'effeuillent les roses :  
Ainsi l'hiver met fin à la douceur des choses.  
Les barques ne font plus légères, loin d'ici,  
De voyage à Cythère aux saules de Croissy.  
Les lilas sont coupés ; nous n'irons plus aux îles !  
Blonde gaité des ciels indulgents, tu t'exiles ;  
Tu vas vers les midis que rien ne peut ternir,  
Et, prompte à nous quitter, tardes à revenir !

La rivière a monté rapide : elle charrie  
Avec les herbes d'eau des herbes de prairie.  
Elle va déborder demain dans les lieux bas.  
Le ciel garde le bord qui ne se défend pas !  
Le marinier, voyant le flot d'un gris livide,

---

Amarre ses bateaux : le fleuve paraît vide.  
Les « mouches » cependant, dans ce triste décor,  
Font d'Auteuil à Bercy leurs croisières encor.  
Personne sur le pont ; seul avec la rivière,  
Le pilote en caban, qui gouverne à l'arrière.  
Un grand bateau de bains semble, le long du quai,  
Un jouet qu'on démonte ou qui s'est détraqué.  
Les ormes, qui faisaient des bouquets de verdure,  
Subissent la saison inexorable et dure ;  
Et, rigides et froids, sur leurs branches de fer  
Laisant tomber la rouille, ils frissonnent dans l'air.

## LES BORDS DE LA SEINE, L'HIVER

A ERNEST D'HERVILLY

Les bords de la Seine, l'hiver,  
Sont un décor léger et clair  
Sous les pâles soleils obliques ;  
Ils n'ont près d'eux bêtes ni gens,  
Et, comme des petits Saints-Jeans,  
Ils sont nus et mélancoliques.

Les peupliers qui, jour et nuit,  
Au moindre souffle font un bruit  
Chantant de feuilles remuées,  
Malgré leur taille sont très laids :  
Ils sont devenus des balais  
Qui ne font pas peur aux nuées.

Ces cadavres près des sentiers,  
Hélas ! ce sont les églantiers  
Dont les roses sont si jolies !  
Les moineaux qui, dès le matin,  
Quêtent quelque pauvre crottin,  
Ne se disent pas des folies.

Le givre fait aussi des fleurs,  
Mais où sont les belles couleurs  
Dont les aubépines sont peintes ?  
Où sont les chansons et les nids ?  
Les jolis rires sont finis  
Des cocottes rousses et teintes.

Pourtant je me rappelle un jour  
Où je fis, batelier d'amour,  
Sur la rivière solitaire  
Dans une norvégienne, hélas !  
Très vieille et qui n'avancait pas,  
Un embarquement pour Cythère.

Il faisait un froid rigoureux,  
Le paysage était affreux ;  
Mais ma mignonne était si douce  
Que ces bords plats me semblaient beaux,  
Et que j'aurais pris des corbeaux  
Pour des colombes sur la mousse.

Ce temps est loin, mais il s'en faut  
Que mon vieux cœur soit en défaut  
Et ma mémoire dépensée.  
Frimas de l'île Saint-Denis,  
Restez laids, mais soyez bénis  
Dans mon âme et dans ma pensée !



## LES MIRAGES

Le soleil est couché ; la lune  
Se lève comme un ostensor,   
Et de la rivière on voit brune  
La rive où se pose le soir.

Un moment, la lumière insiste  
Aux lignes de chaque contour...  
Passage hésitant, vague et triste :  
Ce n'est point la nuit, ni le jour.

De l'eau s'élève une buée  
Sur les saules et les roseaux  
Egalement distribuée,  
Et l'on n'entend plus les oiseaux.

Comme les choses aperçues  
Quand on ferme à demi les yeux,  
On reconnaît les formes sues  
Parmi le gris silencieux.

Mais des visions nous abusent  
(La nuit, la Seine a ses terreurs),  
Et les brouillards légers s'amuse  
A faire de tout des erreurs.

Parfois le canot paraît fendre  
Un lac bordé de petits bois,  
Ou le fleuve semble s'étendre  
En deux ou trois bras à la fois.

Tout bouquet d'arbres fait presque île ;  
Sous la paix d'un ciel azuré  
Le fleuve a beau couler tranquille,  
On ne se sent pas rassuré.

On dirait qu'un feu luit tout proche  
Sur le bord, qu'un jonc s'est brisé,  
Au moment même où l'on s'accroche  
Aux ronces du bord opposé.

Sous la lune on croit voir des fées,  
Comme près d'un fleuve allemand,

---

Pâles, de nénuphars coiffées,  
Mener leur ronde vaguement ;

Ou, dans des fuites saisissables,  
Ventres tendus, torsos ployés,  
Parmi les herbes et les sables  
Le roulis glauque des noyés.

Cette lumière de ténèbres  
Éclaire de froids rendez-vous ;  
Ces mirages d'eau sont funèbres,  
Et provoquent les rêves fous.

Quand donc, pour chasser la démence  
Et les fantômes du sommeil,  
Montera dans le ciel immense,  
Triomphalement, le soleil ?

## L'INONDATION

A. LÉON CLADEL

La Seine, la rivière aimable aux bleus détours,  
Qui mène avec lenteur la grâce de son cours  
Pour plaire et pour mieux rire à nos jolis villages,  
A de mornes remous et n'a plus de sillages.  
Soulevée et pareille aux grands fleuves méchants,  
Elle a couvert au loin sur ses rives les champs.  
C'est comme la colère étrange d'une amie :  
La petite maison qui s'était endormie  
A l'entendre chanter près d'elle tout l'été,  
Se réveille surprise, et le flot irrité  
Qui monte, la menace et l'entoure, lui semble  
Railler d'abord ; mais l'arbre encor sans feuilles tremble,  
Et le vent qui remue et qui jaunit les eaux  
Penche les peupliers ainsi que des roseaux.  
L'eau, grosse de la pluie et de l'hiver qui dure,  
Leur monte jusqu'aux pieds, puis jusqu'à la ceinture.

Couvre les bords connus des îles, les sentiers  
Où l'on allait cueillir les roses d'églantiers,  
Puis la berge plus haute où sont les maisonnettes  
Qu'habitent le travail et les loisirs honnêtes.  
Le ciel bas et depuis tant de jours pluvieux  
Met sur l'eau des reflets durs qui blessent les yeux,  
Ou des lividités miroitantes d'ardoise ;  
Les jolis affluents : l'Yonne, la Marne, l'Oise,  
Ces rivières qui sont le charme et le souci  
Du rêveur, ont parfois leurs embûches aussi.  
Ces flots gais et riants, qui sont devenus graves,  
Roulent obscurément de confuses épaves ;  
Leurs vagues tourbillons doivent cacher des morts ;  
Car si l'on peut dompter la flamme, quels efforts,  
Quelle ruse pourraient lasser la fuite immense  
Du fleuve qui, la nuit, déchaîne sa démence ?  
Les ateliers atteints par l'eau ne fument plus.  
Le chômage soudain rend les bras superflus,  
Apportant la misère au logis qui s'effraie.  
Quand baissera le fleuve, au-dessus de la haie  
Les jardins seront verts, mais non pas la moisson ;  
La semence a péri, que gardait la saison,  
Corrompue, entraînée, hélas ! avec la terre.  
Lorsque l'été viendra, tranquille et salubre,  
Notre belle campagne où luiront moins de fleurs,  
Faites pour le sourire, aura connu les pleurs.



EN BATEAU





## LE MATIN

A ERNEST D'HERVILLY

L'été, quand l'eau couleur de ciel  
Baigne les fleurs pleines de miel,  
Blanches, roses, rouges et bleues,  
Tout près du hêtre et du bouleau,  
Laissez aller au fil de l'eau  
Votre canot, une ou deux lieues.

Parmi les saules familiers  
Voici que les hauts peupliers  
Défilent, tenant droit leurs branches.  
— Queis gais sorciers que ces bateaux  
Menant à rebours les coteaux  
Et les petites maisons blanches !

Vers les nénuphars et les joncs  
Les flèches d'eau font des plongeurs  
D'où s'envolent les demoiselles.

Aux bords, la ronce, l'égantier,  
L'herbe épaisse plein le sentier,  
Des lueurs vagues et des ailes.

Le fleuve est de cristal changeant,  
Les ablettes sont en argent...  
Les voix n'arrivent qu'éloignées.  
L'eau, dans l'éclat du jour vermeil,  
Se fronce en des ronds de soleil  
Sous les pattes des araignées.

Un immobile mouvement  
Déroule le bord lentement.  
Je vois, frôlé du vol des merles,  
Sur la pente des verts tapis,  
Le soleil changer en rubis  
Les gouttes d'eau qui sont des perles.

## LE SOIR

A ANDRÉ GILL

Tout près de la ville laissée,  
Gais, mais cachant une pensée,  
Je connais des coins de tableau,  
Des chemins perdus, des asiles,  
Et, baigneuses fraîches, des îles  
Sortant, comme un rêve, de l'eau.

Les heures du soir sont sereines...  
Meudon, Sèvres, Saint-Cloud, Suresnes  
Passent, proches si joliment.  
Sur des ponts, des locomotives  
Trainent des voitures plaintives  
Qui geignent dans l'éloignement.

Peintes aux murs blancs des auberges,  
Les fritures sur les deux berges,

Les chalets couleur d'acajou ;  
L'allongement nu des fabriques,  
La petite maison de briques,  
Fine et frêle comme un joujou.

Et sur le ciel sans alouettes,  
O merveille ! les silhouettes  
D'un roseau triste et d'un pêcheur  
A la ligne, figure étrange  
Qui tient de la bête et de l'ange  
Et sur qui tombe la fraîcheur !

Sous les tonnelles allumées,  
Des éclats vagues, des fumées...  
Ou bien un couple d'amoureux  
Baissant la voix, baissant la tête,  
Et sans autre signe de fête  
Que l'aspect grave des heureux !

O beau fleuve ami, toute joie  
Vient à tes bords, et si l'on noie  
En tes ondes quelques douleurs,  
C'est triste ; ce n'est pas ta faute :  
Tes rives pleines d'herbe haute  
Ont des sourires et des fleurs.

## LA NUIT

A RAOUL GINESTE

C'était sur la Seine, à minuit,  
Le soir d'un dimanche de fête ;  
Et Bougival faisait un bruit  
Qui nous cassait un peu la tête.

Deux orchestres, l'un à mi-voix,  
L'autre en reprises plus vibrantes,  
Jouaient deux danses à la fois  
Sur des mesures différentes.

Les yeux des femmes rayonnaient  
Tant cela leur semblait agreste,  
Et les chevaux de bois tournaient  
En musique comme le reste.

Indulgente, pleine de fleurs,  
La nuit, sans en être plus fière,  
Mélait les verres de couleurs  
Aux étoiles, dans la rivière ;

Et l'on eût dit, en vérité,  
A voir ce spectacle mobile,  
Un songe d'une nuit d'été  
Chatoyant et rose, à Mabilles.

Double fête, double tableau !  
Clameur ici, là-bas silence,  
Et l'obscur fraîcheur de l'eau  
Sous le bateau qui se balance ;

Les hauts peupliers sur les bords  
Dressant leur tête taciturne,  
Et n'écoulant que les accords  
De la grande rumeur nocturne.

Quand pâlirent les lampions  
Et les lampes, une par une,  
Les flots menus que nous coupions  
Redevinrent tout blancs de lune ;

Et le subit apaisement  
Nous laissa voir, pur et sans voiles,  
Le magnifique firmament  
Où brillaient toutes les étoiles.

# LA FORÊT





## DESSOUS DE BOIS

A ANDRÉ THEURIET

L'ombre bleuâtre et claire au milieu des allées,  
Comme un long voile plein de taches étoilées,  
Cache à peine la terre et flotte avec douceur ;  
Le soleil, en rayant la légère épaisseur,  
Forme des réseaux d'or où palpitent mes rêves.  
Les frênes, aux bourgeons rouges du sang des sèves,  
Frissonnent. Les bouleaux, à leur feuillage blanc  
Prenant la brise, en font un murmure tremblant  
Que le buisson répète au brin d'herbe qui rampe.  
Comme des doigts devant la flamme d'une lampe,  
Les rameaux délicats tendus vers le soleil  
Laissent filtrer l'éclat du jour tendre et vermeil.  
L'air lascif est chargé de poussières errantes.  
Les pommiers, bouquets blancs d'étoiles odorantes  
Que le printemps attache à son corsage vert,  
À travers l'éclaircie ardente du couvert,

Derrière les troncs fins et les branches mal closes,  
Luisent, dans les vergers, auprès des maisons roses.  
Calmes, faisant un fond délicat au tableau,  
Transparaissent plus loin le ciel, la terre, l'eau :  
Car le fleuve déroule au pied des bois tranquilles  
Ses anneaux lumineux et longs entre les îles  
Et semble, au dernier plan, un mince serpent d'or.  
Une vapeur de nacre, où blanchissent encor  
Les fleurs peintes d'hier, déjà presque séchées,  
Qu'Avril de ses pinceaux rians avait touchées,  
Semble continuer la pente du chemin ;  
Et, d'une lieue, on croit toucher avec la main,  
Modelant l'horizon sur les collines blondes,  
Le velours ondoyant des verdure profondes.

## LES CHÊNES

A LÉON DIERX

A travers la forêt au souffle immense et doux,  
Les chênes, nés des flancs de la terre avant nous,  
Aussi hauts que les pins, plus nobles que les hêtres  
Mènent en vétérans la troupe des ancêtres.  
Si leur force des ans souffre quelques affronts,  
La foudre seule a fait les rides de leurs fronts,  
Et, pour les jours troublés de pluie ou de tempête,  
Ils ont les mois d'azur et d'été sur leur tête.  
L'hiver même sur eux verse quelque douceur.  
Ils évoquent la paix, non le rêve obsesseur.  
Au-devant du soleil leurs branches élancées  
Laissent tomber le rythme et les fortes pensées,  
Et c'est comme un poème admirable et vivant  
Qui luit dans l'air, ou chante et pleure dans le vent.  
Ils ne sont pas jaloux ni malfaisants, mais l'ombre

Qui descend de leur faite auguste est toujours sombre ;  
Ce qui n'est que chétif et bas y doit mourir.  
Ils ne défendent pas aux ronces de fleurir ;  
Qu'elles aillent plus loin se mêler aux fougères !  
Leurs durs rameaux font peur aux ailes passagères ;  
Et pourtant on peut voir, comme un rayon léger,  
Aux fentes de l'écorce énorme voltiger,  
Oublieux de la haie et de la fleur prochaine,  
Un papillon charmant, le papillon du chêne.  
Sous un regard du ciel, au souffle de l'été,  
Cet éclair va baiser cette sérénité :  
Tel, malgré l'âpreté des âmes solitaires,  
Un sourire flottant sur des lèvres austères.

## LA MARE

A GEORGES LAFENESTRE

Près des chênes profonds de la grande forêt,  
Au détour du chemin, une mare apparaît.  
Sous les lentilles d'eau qui la font toute verte,  
Elle est au flanc du sol comme une plaie ouverte.  
Ni ronces sur ses bords, ni touffes de roseaux.  
Nul rayon ne sourit à l'horreur de ses eaux,  
Dont s'ouvre vers le ciel le vague orbite morne.  
La tristesse des yeux éteints n'a pas de borne,  
Et rien n'est plus poignant que cette eau sans regard.  
Un oiseau fourvoyé, volant là par hasard,  
Retourne vers l'azur et la forêt énorme.  
— On ne voit pas d'où vient la source qui la forme,  
Ni par où l'eau s'écoule, ou comment le niveau  
Reste le même après chaque orage nouveau.  
Cependant à sonder cette eau l'esprit insiste,  
Parce qu'elle est profonde et parce qu'elle est triste.

On ne peut contempler toujours les gais tableaux,  
Les roses, ni l'argent des feuilles des bouleaux ;  
La nature, qui sait à toute heure sourire,  
Quelquefois à côté du mieux place le pire,  
Afin que l'homme pense au milieu des grands bois.  
— La mare, où ne peut boire une bête aux abois,  
A de l'eau sans clarté, de la fraîcheur sans ombre ;  
Son sein comme un tombeau béant est toujours sombre,  
Et sur l'herbe d'été passe un frisson d'hiver.  
Le bois n'a plus d'esprits qui le hantent, ni l'air  
Les blanches visions de verveines coiffées ;  
Le rêve ne va plus à la danse des fées.  
Là vit l'amas confus des germes malfaisants :  
Et l'on songe à ces vils crimes de paysans,  
Aux cadavres sans nom faits par des mains avares  
Et jetés en haillons sanglants dans l'eau des mares.

## EN FORÊT

## I

« Prends garde à ce chemin pierreux, prends garde aux roches ! »  
C'est ainsi que, suivant les routes les plus proches,  
Je veillais sur ta marche et je guidais tes pas.  
Tu riais de l'obstacle et tu ne bronchais pas.  
Les feuilles, à mi-voix, chantaient leur long cantique ;  
On entendait se taire au loin la terre antique,  
Et la grande forêt, vibrant au moindre bruit,  
Claire, faisait penser aux choses de la nuit.  
Les bruyères en fleur semblaient un manteau rose,  
Et les rochers géants où le lézard se pose,  
Pareils aux animaux antédiluviens,  
Épouvantaient très peu tes yeux parisiens.  
On eût dit, à te voir souriante et si fine,  
Au milieu du chaos farouche une aubépine.

## II

Les grands chênes, vois-tu, sont comme des aïeux.  
Bien que leur front soit morne, et bien qu'ils soient très vieux,  
Ils entendent. Il faut respecter leur silence.  
Leur tête, que la brise incessante balance,  
Est sévère et fait peur aux tout petits oiseaux ;  
Mais le soleil nous guette et tend ses blonds réseaux  
Dans les feuilles. L'odeur du genévrier sombre  
Nous conseille l'ivresse et nous invite à l'ombre.  
Assieds-toi ; demeurons ensemble à regarder  
Les hêtres au tronc fort que rien ne peut rider,  
Ou l'insecte qui monte aux crosses des fougères.  
Tes paroles auraient des grâces trop légères.  
Ne parlons pas ; laissons ainsi tomber le jour  
Dans ce temple superbe, indulgent pour l'amour.



## LA TONNELLE

La vie a de ces gais instants !  
Je me rappellerai longtemps  
Nos déjeuners sous la tonnelle,  
Dans ce beau pays clair et bleu  
Auquel je n'ai pas dit adieu  
Pour une durée éternelle.

Quels repas amples et quel ciel !  
C'était un peu matériel...  
La saison touchait à l'automne.  
Le bon soleil et le bon vin !  
Quels mets conviant non en vain  
Des appétits que rien n'étonne !

Nous étions en tout huit ou dix,  
Sans compter les grands chiens hardis,  
De tout poil et de toutes races,

Allant de ci, de là, partout,  
D'un bout du cercle à l'autre bout,  
Amis, mendiants et voraces.

La servante qui nous servait  
Comme une paysanne avait  
La joue un peu hâlée et brune,  
Mais elle n'en valait que mieux,  
Avec sa peau chaude et ses yeux  
A rendre jalouse plus d'une.

Quelques dames, belles à voir,  
Par leur grâce, faisaient valoir  
Notre goût de paysagistes ;  
Car les dames dans les forêts  
Sont comme un rayon rose, après  
La pluie et les nuages tristes.

Une tonnelle, des repas,  
Si vous voulez, ce ne sont pas  
Sujets de haute poésie.  
Mais c'est un léger souvenir,  
Une esquisse, qui peut tenir  
Dans un cadre de fantaisie.

## LA LISIÈRE DE LA FORÊT

Midi, l'été. L'oiseau sans voix,  
Un ciel de feu, pas une haleine.  
— J'osai préférer aux grands bois  
La ligne droite de la plaine.

Nous allions... on eût dit la mer,  
Mais une mer propice et bonne,  
De qui le sein n'est pas amer  
Et qui n'est rude pour personne ;

Calme et belle de la beauté  
Des moissons larges et profondes,  
La mer blonde des champs, l'été,  
Immobile et comme sans ondes.

L'ardent baiser de messidor  
Brûlait le sol couvert de rides,  
Sans remuer l'océan d'or  
Des blés épais, droits et torrides.

Du milieu des champs que suivait  
Notre regard tendu sans terme,  
Comme une voile se levait  
La forme blanche d'une ferme ;

Les buissons faisaient les agrès.  
Le mât était le tronc d'un hêtre  
Qui se profilait à grands traits,  
Haut et facile à reconnaître.

Une bonne odeur de pain blanc,  
Au lieu de l'âcre odeur marine,  
Comme un arôme somnolent  
Montait caresser la narine.

La côte c'était la forêt  
Qui prolongeait en masses noires,  
Sous qui le détail disparaît,  
La verdure des promontoires ;

Et sous la lumière de feu  
Je retrouvais dans mes pensées,  
Vers un lointain tranquille et bleu,  
Des souvenirs de traversées.

# LES HORIZONS AIMÉS



## CHANSON POUR LAURE

Bonjour, Avril ! bonjour, soleil !  
Mon cœur est ivre du réveil.  
Les fleurs éclatent dans les branches.  
— Les collines sont toutes blanches.

J'ai dit à Laure : « Tu viendras...  
Je ne puis faire qu'à ton bras  
La promenade des dimanches ».  
— Les collines sont toutes blanches.

Nous sommes allés près de l'eau,  
Où passent dans un gai tableau  
Les barques près des bains en planches.  
— Les collines sont toutes blanches.

Elle me dit : « Je reviendrai ».  
L'air vif avait un peu marbré  
Son bras fin vers le bout des manches.  
— Les collines sont toutes blanches.

Elle est partie on ne sait où.  
J'en suis encore comme un fou.  
Pourtant ses lèvres étaient franches !  
— Les collines sont toutes blanches.



## LES FLEURS DE POMMIER

A CATULLE MENDÈS

Les champs sont comme des damiers  
Teintés partout du blé qui lève.  
Avril a mis sur les pommiers  
Sa broderie exquise et brève.

Avant que les soleils brutaux  
Aient fait jaunir l'herbe et la branche,  
C'est la gloire de nos coteaux  
D'avoir cette couronne blanche.

Malgré les feuillages légers,  
Les jardins sont tout nus encore,  
Mais les fleurs couvrent les vergers  
Qui rayonnent comme une aurore.

La campagne gaie est vraiment  
Belle et divinement coiffée ;

Les pommiers somptueusement  
Dressent leur tête ébouriffée.

Une étoile blanche est leur fleur  
Qu'Avril peut brûler d'une haleine.  
Le Chinois en peint la pâleur  
Sur les tasses de porcelaine.

Elle n'a pas d'odeur ; elle est  
Délicate, charnue et grasse ;  
Blanche et mate comme le lait,  
Aussi légère que la grâce.

Elle semble s'enorgueillir  
Du fragile trésor du germe.  
Il faut la voir sans la cueillir  
A cause du fruit qu'elle enferme.

Cependant, sur le front aimé  
Qui s'éclaire de l'embellie,  
Pas une seule fleur de mai  
N'est, à vrai dire, aussi jolie.

J'ai là, tout au fond de mon cœur,  
Un souvenir de matinée :  
Des fleurs prises d'un doigt moqueur...  
Mais je ne sais plus quelle année !

## PAYSAGE D'AVRIL

A JOSÉ MARIA DE HEREDIA

Avril rend au ciel froid le regard du soleil.  
L'air, comme un vin nouveau, vous invite et vous grise ;  
La colline frissonne et s'éveille surprise  
De voir ses flancs vêtus d'un velours sans pareil.

Les fleurs brodent d'argent la dentelle des branches,  
Et les pommiers épris de la jeune clarté,  
Comme blanchit le champ profond des nuits d'été,  
Font un sillon lacté de leurs étoiles blanches.

Le pinson remercie Avril d'une chanson :  
Il dit que c'est fini d'avoir faim et froidure,  
Qu'il n'est plus dans la peine, et qu'au fond cela dure  
Le temps qu'Avril remette une robe au buisson.

Le jour s'éteint moins vite, et la brise plus saine  
Baise au front les jardins dont la molle épaisseur  
Rougit, blanchit, s'égaie : une vague douceur  
Court le long du coteau qui penche vers la Seine.

La petite maison ouvre ses volets verts ;  
Elle rit à mi-côte : et, plus bas, sur la berge,  
Se coiffant de fumée aux fins rubans, l'auberge  
Comme une fille met son bonnet de travers.

## LES SENTIERS

A ANDRÉ LEMOYNE

Les sentiers sont d'humbles chemins,  
D'une ligne mal accusée,  
Où les amants, joignant leurs mains,  
Se parlent bas dans la rosée.

Les sentiers des prés, découverts  
Et n'ayant pas l'abri des branches,  
Sont les plus frais et les plus verts,  
Malgré leurs marguerites blanches.

Ceux des bois n'ont pas de bleuets ;  
Et la montée est parfois dure  
Sous les chênes hauts et muets,  
Mais ils embaument la verdure.

Ceux qui suivent le bord de l'eau,  
Toujours mouillés, pleins d'odeurs vives,  
Déroulent aux yeux le tableau  
Du ciel dans le fleuve et des rives.

Dans une gamme de couleurs  
Différente, chacun m'agrée ;  
Et parmi les petites fleurs  
Ils ont chacun leur préférée.

Aux prés le bleuet bleuira,  
La pervenche dans les ravines ;  
L'odeur des menthes vous dira  
Que les rivières sont voisines.

Sentiers des prés, sentiers charmants,  
Sentiers des forêts et des berges,  
Obstacle et peine par moments,  
O frêles routes presque vierges !

Où menez-vous ? On ne sait pas,  
Routes frêles à peine ouvertes !...  
Aussi loin que s'en vont les pas,  
Vers l'infini des branches vertes.

## LES COLLINES

A PAUL ARÈNE

Quand je monte vers la barrière,  
En laissant la ville en arrière ;  
Quand la rue est près de finir,  
Un mirage, un décor, un rêve,  
Au bout de mon chemin se lève :  
Voyez les collines bleuir !

Je vous connais : vous êtes Sèvres ;  
Vous avez des noms doux aux lèvres  
Et des sourires tentateurs.  
Vous êtes Meudon, vous, Asnières,  
Et vous faites bien des manières  
Pour de si petites hauteurs.

C'est que vous êtes les collines  
Chères, profondes et câlines,

Honneur charmant de notre été,  
Et que vous êtes très jolies  
Dans vos fines mélancolies  
Et vos caprices de gaieté.

C'est, lorsque Mai verdit les branches,  
Que vous nous donnez, les dimanches,  
A pleins rayons votre soleil,  
L'ombre qui tombe de vos chênes,  
Et, tout près des sources prochaines,  
Une heure d'aise et de sommeil.

Vos clairières et vos futaies,  
Les ronces mêmes de vos haies,  
Tous vos sentiers, je les connais ;  
Car rien de vous ne m'est farouche,  
Et j'ai baisé plus d'une bouche  
Dans les fleurs d'or de vos genêts.

Blondes collines apparues  
Vers la banlieue, en haut des rues,  
Clamart ou bien Montmorency,  
Votre grâce est partout la même ;  
Mais entre toutes je vous aime,  
O montagnes en raccourci !



## RÉVEIL

Avril revient. Salut à son jeune réveil !  
Les paupières du ciel se rouvrent, longtemps closes,  
Et les fleurs de pêcher, comme des lèvres roses,  
Se tendent au baiser de flamme du soleil.

La colline s'émeut du renouveau vermeil  
Et, douce, elle sourit de la douceur des choses,  
Voyant avec le froid fuir les brouillards moroses  
Et les bois composer un bouquet sans pareil.

En avril, la colline est une jeune fille :  
Un léger vêtement d'émeraude l'habille,  
Le plus fin qu'elle puisse avoir, et le premier.

Pour chevelure elle a le vert frisson des branches,  
Pour souffle le parfum des aubépines blanches  
Et porte à son corsage une fleur de pommier.

## LES TRAINS DU DIMANCHE

Le dimanche banal est cher  
Aux Parisiens privés d'air.  
Ils se bousculent dans les gares,  
Épanouis visiblement  
Et trouvant pleine d'enjouement  
La grosse gaîté des bagarres.

Ils sont libres pour tout un jour !  
« Deux places, aller et retour,  
Pour Ville-d'Avray, pour Nanterre !... »  
Les portes roulent sur leurs gonds ;  
On cherche en vain dans les wagons  
Un compartiment solitaire.

Le long des petits escaliers  
Qui leur sont pourtant familiers,

---

Les dames montrent leurs bottines,  
Comme il arrive sur les ponts,  
Et tapotent sur leurs jupons,  
Impatientes et mutines.

Des visages laids mais heureux,  
Des familles, des amoureux,  
Le gros et le petit commerce  
Qui vont diner sur le gazon,  
Bravant le feu de l'horizon  
Ou la menace d'une averse.

Devant les bourgeois solennels  
On s'embrasse sous les tunnels ;  
On sonne du cor, ou l'on chante  
Dans une vapeur de tabac  
Des ritournelles d'Offenbach  
Ou quelque musique approchante.

Et la cohue en revenant !  
Tapageuse, moite, tenant  
A peine dans la salle en planches,  
L'air satisfait mais éreinté,  
Fleurs à la main, habit quitté,  
Chapeaux de paille, robes blanches.

Jeunesse, printemps envolés,  
Beaux dimanches bariolés,  
Départs joyeux, routes heureuses  
Dans les lilas ou les roseaux,  
Ciel d'Asnières dont les oiseaux  
Sont nos petites amoureuses ;

Grâce facile de l'entrain,  
Cris sauvages du dernier train,  
Retours sur les impériales,  
Demeurez dans le souvenir,  
Comme un air bon à retenir  
Malgré des notes triviales !

## LES AUBÉPINES

A ANTONY VALABRÈGUE

Aimez-vous la pâleur des arbustes de France ?  
— Les lauriers étagés aux coteaux de Florence,  
Les myrtes, l'aloès au calice de feu,  
Ne font pas oublier la fleur qui dure peu,  
L'aubépine pareille à des nappes brodées  
Dont au premier ciel bleu nos routes sont bordées.  
Il semble que ce soit de la neige ; on dirait,  
Dans l'air déjà plus tiède où le printemps paraît,  
Des étoiles d'argent que le regard demande  
Ou des lèvres soufflant une haleine d'amande.

Un soir, dans le chemin qui passe par les bois,  
J'aspirais ce parfum cher et léger. Des voix,  
Des souffles me versaient une extase oubliée.  
La jeune terre était comme une mariée

Portant à sa ceinture un gros bouquet de fleurs,  
Et la lune mettait sur son front des pâleurs.  
L'âme des forêts pense et n'est pas taciturne ;  
Les rossignols riaient de la terreur nocturne  
Et, défendus par l'ombre et se gardant du jour,  
Envoyaient aux échos de longs trilles d'amour.

## UN CLAIR DE LUNE

A CHARLES SIMON

Les ciels de France sont charmants  
Et bleus comme des yeux de femme,  
Propices, tendres et cléments :  
Ni trop d'azur, ni trop de flamme.

Le clair de lune ne vaut pas  
Le jour quand le soleil se lève ;  
L'un parle haut et l'autre bas ;  
L'un dit : action, l'autre : rêve.

Cependant les doux soirs d'été,  
Dans leur forme plus incertaine,  
Ont des finesses de beauté  
Comme une musique lointaine ;

Et si vous êtes en bateau,  
Suivant le fleuve, près des îles,

Vous verrez le prochain coteau,  
Dont vos yeux savent les asiles,

Fuir dans la nacre des vapeurs ;  
Vous percerez les ombres claires,  
Les reflets pâles et trompeurs  
Des fantômes crépusculaires ;

Saint-Cloud semblera s'allonger  
Sur sa belle rive amoureuse,  
Au concert pur, vague et léger  
Que donne la saison heureuse.



## LES LILAS

A MAURICE BOUCHOR

Mignonne, voici les lilas.  
Le ciel n'a pas encore, hélas !  
L'essor de toute sa lumière.  
Mais il verse un charme subtil :  
Allons cueillir la fleur d'avril,  
La plus jolie et la première.

A peine plus hauts que le mur,  
Gais et curieux de l'azur,  
Vois les lilas lever la tête.  
Éclos d'un souffle, durant peu,  
Ils offrent au ciel déjà bleu  
Leurs corolles comme une fête.

Tu te hausseras pour mieux voir ;  
Tu diras : « Je veux en avoir ! »

Tes petits doigts cherchant querelle  
A la branche qui ne vient pas,  
Ce seront d'épiques combats  
A la pointe de ton ombrelle.

A tous versant leurs frais parfums,  
Les lilas sont aussi communs  
Que le sont les plus douces choses.  
Chaque sentier nous en fait don,  
Et les collines de Meudon  
En sont, quinze jours, toutes roses.

Pour le bonheur des citadins  
Ils embellissent les jardins  
De leurs grappes droites et gaies.  
Avant la fleur de l'églantier  
Brodant la marge du sentier,  
Les lilas montent dans les haies.

Dimanche soir nous reviendrons  
Par le chemin des liserons  
Où la lune à terre étincelle,  
Rapportant comme les bourgeois  
De gros bouquets de fleurs des bois  
Pendus au bout d'une ficelle.

---

Les lilas viennent de s'ouvrir  
Pour vivre à peine et déflourir  
Jusqu'à ce qu'un avril renaisse.  
Au parfum des lilas je veux  
Mêler l'odeur de tes cheveux  
Et la douceur de ta jeunesse.

## CHANSON

Mon cœur est un sentier, pareil  
Aux sentiers frais parmi les branches,  
Rayé par l'ombre et le soleil  
Et plein d'ailes vertes ou blanches.

Avec de délicats frissons  
Bien des femmes y sont passées,  
Fermant l'oreille à mes chansons,  
Cueillant la fleur de mes pensées.

Les plus blanches ayant vraiment  
L'âme végétale des plantes,  
S'arrêtaient à voir un moment  
Et puis passaient, belles et lentes.

Quelques-unes ne pensant pas  
Qu'une autre route fût meilleure,  
Suspendaient, rêveuses, leurs pas,  
Et n'avaient plus souci de l'heure.

Ces rayons roses ont tourné...  
Ainsi le gai matin s'envole,  
Le sentier est abandonné  
Et s'efface sous l'herbe folle.

## LES ÉTANGS

A JULES BRETON

Ainsi qu'un beau regard sied à de frais visages,  
Les étangs sont les yeux de nos blonds paysages.  
Ce qui fait leur couleur diverse, c'est le ciel ;  
Dans la verte saison où la ronce a du miel,  
Devant cette eau si calme au creux du val laissée.  
On arrête à la fois sa marche et sa pensée.  
Leurs franges de roseaux ressemblent à des cils.  
Quand se sont-ils ouverts ? quand se fermeront-ils ?  
Qu'ils luisent ! Que la main du paysan avide  
Ne sème pas le blé dans leur orbite vide !

Il en est, à deux pas, de si clairs, de si doux  
Qu'Horace pour Tibur en eût été jaloux.  
L'un est presque ignoré, mais l'autre a sur ses rives  
Un joyeux cabaret sonore de convives.  
Tous ont le bois charmant pour cadre, avec les fleurs.

Les bouleaux reflétés y plongent leurs pâleurs,  
Et le ciel, à l'envers au fond de l'eau, se raie  
Des grands joncs et des brins rouges de l'oseraie.  
Le soleil, d'un pinceau magique, met du fard  
Aux roses sans éclat du pâle nénuphar.  
La menthe au goût poivré dans les bruyères fauves  
Rit à la violette indécise des mauves ;  
Aux points plus froids, où l'œil devine le frisson  
Des sources, se répand et flotte le cresson.  
Au frais des hauts genêts les mousses sont blotties ;  
Pour défense elles ont l'aiguille des orties,  
Et saponaires, thyms, lavandes, bouillons-blancs  
Mélent, bouquet léger, leurs calices tremblants.

Sur l'étang immobile ou que ride la brise  
La poule d'eau peureuse et la sarcelle grise  
Frôlent d'un pied palmé les anguilles d'argent.  
Le martin-pêcheur vert luit et file en plongeant.  
A cette eau sans courant, dont l'air plisse la moire,  
Les merles, comme au long des ruisseaux, viennent boire.  
Près d'un papillon ivre et de lumière épris  
La libellule vibre aux flammes des iris.  
L'eau se fronce au patin des grandes araignées.  
L'obscur fourmillement des bêtes dédaignées,  
Des larves et des vers dont les autres ont faim,  
Agite le secret du sable jaune et fin ;

Et des joncs, où la vase a déposé ses rouilles,  
Un bond part, et l'étang cliquette de grenouilles.

Le bleu regard de l'eau m'a charmé tout le jour.  
Quand le soir indécis vient du ciel à son tour,  
Tout s'efface ; les voix se taisent une à une,  
Et, bien que l'étang brille encore au clair de lune,  
La couleur disparaît dans l'ombre avec le bruit :  
La vie expire ou dort aux lèvres de la nuit.



## SIESTE

A ALPHONSE HIRSCH

Au soleil, à midi, l'été,  
Je me coucherai dans la plaine,  
Tendant mon âme à la beauté  
Afin qu'elle en soit toute pleine.

La terre a, quand vient la moisson,  
La chevelure d'une blonde ;  
J'en veux sentir dans un frisson  
La caresse molle et profonde.

Elle se coiffe de bleuets ;  
Un peu de brise qui les touche  
Semble, à courber leurs brins fluets,  
L'haleine pure d'une bouche.

Les yeux vaguement assoupis,  
A mon rêve me sentant vivre,

Parmi les ondes des épis  
Je me roulerai pour être ivre.

Tous les grillons feront un chœur  
Qui monte, tombe et recommence.  
Une flamme jusqu'à mon cœur  
Jaillira de la vie immense,

Et je boirai l'azur léger  
Comme un lézard parmi les pierres,  
Écoutant les épis bouger  
Et levant au ciel mes paupières.

## FAUX DÉPART

Ma mignonne, ô mon cher souci !  
Allons-nous-en bien loin d'ici,  
Bien plus loin que l'île d'Asnières,  
Où, dédaigneuses de s'asseoir  
Dans l'herbe, pour rêver, le soir,  
Les cocottes font des manières.

Ton caprice vaut des raisons :  
Il fait luire les horizons  
A la distance de cent lieues.  
Viens dans la bonne odeur des pins ;  
Ils sont toujours verts, ils sont peints  
Sur les grandes montagnes bleues.

Nous n'irons pas où chacun va ;  
Tout ce que ton désir rêva

C'est la pente proche ou lointaine  
Où, sur le vieux banc d'un chalet,  
On a des fraises et du lait  
Avec le glacier pour fontaine.

Et puis, claires de toutes parts,  
Les cloches des troupeaux épars,  
Le tonnerre des avalanches ;  
Les bonnes vaches qui font peur,  
L'aube de nacre, ou la vapeur  
Nocturne au front des neiges blanches.

Nous reviendrons pourtant, vois-tu ;  
L'Oberland a cette vertu  
De faire regretter les roses ;  
Et nous aimons pour nos amours  
Les longs hivers et les retours  
Des avrils frêles et moroses.

## BOUGIVAL

Bougival, cirque de coteaux  
Où pose un léger ciel de France,  
Avec ton fleuve, tes bateaux  
Et le bain froid en espérance,

Que le jour soit gai, qu'il soit gris,  
Je t'aime, frais ou plein de flammes,  
Car la campagne de Paris,  
Frêle et fine comme ses femmes,

A, selon l'heure et la saison,  
Des parures de fantaisie

Où chaque chose a sa raison  
D'avoir été mise et choisie :

Tel un sein à peine couvert  
De délicates mousselines ;  
Telle, en son cadre jaune et vert,  
La grâce exquise des collines.

Je t'ai découvert un matin :  
Il faisait bleu, limpide et rose,  
L'air était clair jusqu'au lointain ;  
C'était la paix sur toute chose,

C'étaient des vols de papillons,  
Les fleurs des mûres toutes blanches,  
Des coups d'ailes dans des rayons,  
L'odeur de l'eau mêlée aux branches...

Cette grande île de Croissy  
Est belle parmi les plus belles :  
Les amoureux viennent ici  
Éparpiller leurs ribambelles.

Le dôme propice et charmant  
Des grandes frondaisons profondes  
Verse son ombre sagement  
Sur les brunes et sur les blondes.

O les coteaux couleur d'été,  
Les parfums vagues de fritures,  
Le ciel qui rit avec bonté,  
Et les petites créatures !

## II

Je voudrais passer un été  
A Bougival, à voir la Seine.  
C'est un coin de terre enchanté,  
Non sans un peu de mise en scène.

Pour être libre jusqu'au bout  
Je me logerais à l'auberge ;  
Et je ne ferais rien du tout  
Que me promener sur la berge.

Je me réveillerais matin,  
Presque en même temps que les poules,  
Laisant s'agiter au lointain  
Les Grenouillères et les foules.

J'irais du côté de Marly  
Qui vit des splendeurs anciennes ;  
Rien au monde n'est plus joli  
Que les coteaux de Louveciennes ;



---

Ou bien dans l'île de Croissy,  
Parmi les roseaux et les branches,  
Car elle est adorable aussi,  
Sauf l'invasion des dimanches.

Ce serait la saison d'aimer :  
J'aimerais le soleil superbe,  
Et je ne pourrais pas former  
D'autre vœu que d'être dans l'herbe.

Tranquille et sage, point jaloux  
D'une occupation plus digne,  
J'aurais un cœur naïf et doux,  
Un cœur de pêcheur à la ligne.

Sous un hêtre ou sous un bouleau,  
Au bois ou près de la rivière  
Je verrais la fuite de l'eau  
Ou la fuite de la lumière ;

Et je reviendrais à Paris  
Libre d'esprit, brun de visage,  
Pour voir bleu quand il ferait gris,  
En évoquant ce paysage.

## LA TERRASSE DE SAINT-GERMAIN

A THÉODORE MAURER

Parce qu'un plan, bleu, vert et noir,  
Étale, mais ne fait pas voir  
La campagne maigre ou touffue,  
Les arbres, les champs, les maisons,  
Je n'aime pas les horizons  
Qu'on appelle des points de vue.

Pourtant, par un tranquille azur  
D'arrière-saison, pâle et pur,  
Sous un léger ciel de Septembre,  
Où le soleil, brillant tout bas,  
Tiède, conseille quelques pas  
Aux malades, hors de la chambre;

Le dimanche, parmi les rangs  
De chaises, les groupes errants,

Dans la foule vive ou dormante,  
La terrasse de Saint-Germain,  
Où le vent fraîchira demain,  
Est mouvementée et charmante.

Au pied des bois et des coteaux,  
La Seine, presque sans bateaux,  
Des sentiers creux que l'eau ravine,  
Le cône du Mont-Valérien,  
Paris, dont on n'aperçoit rien  
Que Montmartre, mais qu'on devine.

Quand les horizons sont Paris,  
Ils peuvent être froids et gris,  
On sent au loin une âme immense ;  
Et si l'on voit la ville un peu,  
Le soir, une aurore de feu  
S'allume, quand la nuit commence.

Malgré le canon allemand,  
Aucun malheur n'a pu vraiment  
Entamer la cité profonde.  
Qu'importe le hasard vainqueur ?  
C'est toujours au feu de son cœur  
Que se réchauffera le monde !

## LA FERME D'ÉPINAY

Au bord de la Seine, à deux pas  
Des noirs logis qui sont les nôtres,  
La ferme d'Épinay n'est pas  
Une ferme comme les autres ;  
Si l'on trouve étroit son verger,  
Elle a, voisine de la berge,  
Pour nous verser son vin léger,  
Des servantes, comme une auberge.

Emergeant des feuillages clairs  
Qui se reflètent dans l'eau bleue,  
Elle est charmante, elle a des airs  
De paysanne de banlieue ;  
On irait loin, s'il le fallait,  
Faire de moindres découvertes.  
A quatre heures on boit du lait  
Qui mousse, sur les tables vertes.

Sous le soleil hospitalier,  
Le bruit des canards et des poules  
Est un bruit simple et familier  
Et qui vaut bien celui des foules.  
Les tonnelles ont de l'esprit,  
Les lilas ne sont pas sévères;  
C'est le printemps, un baiser rit,  
Et l'on entend tinter les verres.

Un banc de bois mieux qu'un fauteuil  
Convie aux belles faims rustiques,  
Et la piquette d'Argenteuil  
Est bonne, sans vertus antiques.  
O le loisir rose et vermeil !  
L'âme indulgente à la matière,  
Une friture, le soleil,  
Et la fraîcheur de la rivière !

Un jour j'ai suivi ce chemin  
Sans en chercher la fantaisie.  
Ainsi l'on trouve sous sa main  
La chose qu'on aurait choisie ;  
Pour guide avais-je la chanson  
Que chante Paris le dimanche,  
L'odeur de l'herbe et du buisson  
Ou l'étreinte de sa main blanche ?

## PETIT LOGIS

A EMMANUEL DES ESSARTS

A mi-côte, appuyée au Mont-Valérien,  
La petite maison très simple où l'on est bien,  
Ouvre comme des yeux ses fenêtres tranquilles  
Vers la Seine et la plus inquiète des villes  
Qui, changeante suivant le temps ou la saison,  
Illumine, bleuâtre ou blanche, l'horizon.  
Entre tant de villas de tournure plus riche,  
Ce domaine d'un sage avec des coins en friche,  
Ses touffes d'ébéniers, ses lilas en bouquets,  
Ses deux chèvres tournant autour de leurs piquets,  
Sa grande allée unique et mal entretenue  
Où la seule amitié souriante est venue,  
Son aspect paysan et nullement bourgeois,  
Son air calme et rêveur et tourné vers les bois,  
Sa bonhomie enfin aimable et sans contrainte,  
Me plaît. C'est qu'un artiste a mis là son empreinte :

---

Un grand tigre sculpté donnant à ses petits  
Un oiseau, proie égale à leurs forts appétits.  
Dans l'entourage étroit des buissons et de l'herbe  
Le regard voit soudain surgir l'élan superbe  
De ce groupe, et l'horreur des vieux plâtres connus,  
La blancheur anémique et fade des Vénus  
Cachant leur nudité d'un geste ridicule  
Sous un mince jet d'eau qui pleure au crépuscule,  
Disparaît. Est-ce là le logis du sculpteur ?  
Je ne sais ; mais ce mot tracé sur la hauteur  
Dans un langage clair veut dire : poésie ;  
Et les voisins, les gros chalets sans fantaisie  
Regardent, justement choqués de ce blason,  
Le colosse gardant la petite maison.

## OISEAUX D'AUTOMNE

A JEAN AICARD

Les pauvres bêtes du bon Dieu  
N'ont pas de grain, n'ont pas de feu.  
Il fait du vent et de la pluie.  
Elles ont froid, elles ont faim ;  
Duvet frileux, plumage fin,  
C'est la brise qui les essuie.

Au Luxembourg, cela va bien :  
Les moineaux ne manquent de rien,  
Leur effronterie exagère ;  
Mais dans les bois, sous le buisson,  
Ni mouche, ni colimaçon :  
C'est la débâcle et la misère.

Les petits oiseaux sont tout nus...  
Les jours ne sont pas revenus



---

Qui font la plaine jaune et bleue.  
A travers le matin brouillé,  
Pour un épi vide et mouillé,  
Il faut faire plus d'une lieue.

Pourtant, malgré bien du péril,  
Les petits oiseaux, en avril,  
Reverront leurs beaux pommiers roses.  
O la lumière plein les nids !  
La nature aux rayons bénis  
Aime les bêtes et les choses.

## LE VOYAGE

A ÉMILE BLÉMONT

Souvent dans un rêve vermeil  
Né d'un souvenir ou d'un livre,  
Je pense aux pays du soleil  
Où ce serait si bon de vivre.

Notre ciel est léger et pur,  
Mais sa grâce est d'un rien pâlie ;  
Un souffle en altère l'azur :  
Je me rappelle l'Italie.

C'est là que luit vraiment l'été,  
Là que la lumière éternise  
Et divinise la beauté :  
O marbres roses, ô Venise !

---

Je pars... La suite des murs gris  
Hors de la ville m'accompagne  
Et prolonge encore Paris.  
Voici la Seine, la campagne,

Les bordures de peupliers,  
Les robes blanches sur les berges,  
La flotte des petits voiliers  
Qui se ravitaille aux auberges ;

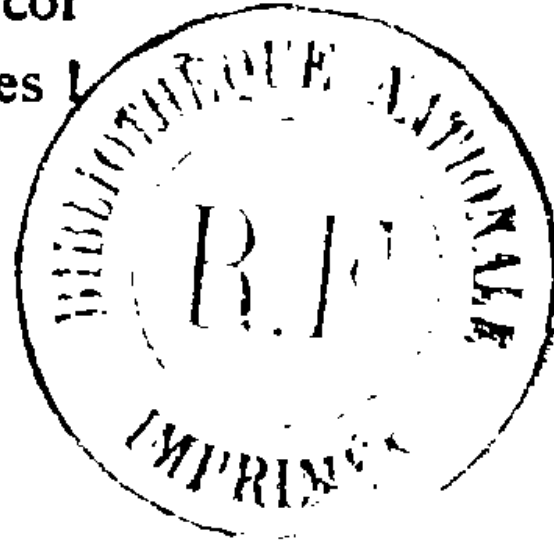
Les canotiers au bras vainqueur,  
Les tonnelles ensoleillées  
Où j'ai grisé souvent mon cœur,  
Les herbes hautes et mouillées ;

La brise, d'un souffle charmant  
Gonflant les jupes et les voiles,  
Et, vers le soir confusément  
Les lampions et les étoiles !

Pourquoi m'en irais-je plus loin  
Que ne vont les collines bleues ?  
Mon horizon n'a pas besoin  
D'enfermer plus d'une ou deux lieues

O bois de Viroflay, pardon !  
Pardon sentiers frais, mousses vertes !  
Les voyages au Bas-Meudon  
Sont pleins d'exquises découvertes.

Au pays bleu des beaux fruits d'or  
Si j'ai fait mes chansons dernières,  
Le ciel le plus doux est encor  
Celui qui brille sur Asnières L



## TABLE

*POÈMES DE PARIS*

## PARISIENNES

L'Ouverture du Salon. . . . .	9
Toilettes d'Été. . . . .	11
Aux femmes qui passent . . . . .	14
La Messe de Midi. . . . .	17
Au Bois. . . . .	19
Au Théâtre. . . . .	21
Sortie de l'Opéra. . . . .	23
Le Parc. . . . .	25
Chez une Amie. . . . .	27
A Jeanne. . . . .	28
Foyer de Comédiens. . . . .	30
A une Danseuse âgée de 7 ans. . . . .	32
A Marie. . . . .	35
Patineuses. . . . .	37
En Soirée. . . . .	39
A Cécile. . . . .	41
Les Poupées. . . . .	43

---

Les Soupeuses. . . . .	46
A Agathe. . . . .	48
A Hélène. . . . .	51
Etrennes aux Dames de Paris . . . . .	53
Le Portrait. . . . .	54

### AU LUXEMBOURG

Les Marronniers du Luxembourg. . . . .	59
Les Bustes du Luxembourg. . . . .	61
Les Enfants au Luxembourg . . . . .	63
L'Hiver au Jardin. . . . .	66
Trois Paysages du Luxembourg :	
I. Les Cygnes. . . . .	68
II. Les Lauriers-roses . . . . .	70
III. Nuit d'Été . . . . .	72

### TABLEAUX PARISIENS

Les Fenêtres fleuries . . . . .	77
La Caille. . . . .	79
Le Chanteur . . . . .	82
Avril parisien . . . . .	85
Le Rossignol . . . . .	88
Les Fleurs de Paris. . . . .	90
Le Quai aux Fleurs, l'Hiver. . . . .	92

L'Apprentie. . . . .	95
La Morgue. . . . .	97
Le Terme des Pauvres Gens. . . . .	99
La Rôtisserie. . . . .	101
Marchands des Quatre Saisons. . . . .	103
L'Ouvrière. . . . .	106
Aux Fortifications. . . . .	108
Boutiquiers . . . . .	110
Un Bal à Montmartre. . . . .	112
Enterrement parisien. . . . .	114
Montmartre . . . . .	116
Un Coin de Fête à Ménilmontant. . . . .	119
Croquis d'Octobre. . . . .	121
Les Boutiques de Noël. . . . .	123
Hiver . . . . .	126
La Fête des Rois. . . . .	128
En Carnaval. . . . .	131
Le Cimetière. . . . .	133

#### PAYSAGES PARISIENS

Le Matin. . . . .	137
Les premiers Soleils . . . . .	140
Sur les Ponts. . . . .	142
Au Jardin d'Acclimatation . . . . .	145
Le Marché aux Chiens . . . . .	147

---

Au Louvre. . . . .	149
Les Maisons basses. . . . .	151
Terrain vague. . . . .	153
La petite Maison. . . . .	155
Brouillard d'Octobre. . . . .	157
La Neige. . . . .	159
Nos Ciels. . . . .	161

---

## *AU FIL DE L'EAU*

### LES BERGES

Le Moulin. . . . .	167
L'île. . . . .	169
L'Auberge des Mariniers. . . . .	171
La petite Rivière. . . . .	173
La Chanson du Bon Gîte. . . . .	175
Le Passeur. . . . .	177
Les îles du Bas-Meudon. . . . .	179
La Fête. . . . .	181
Le Marinier. . . . .	184
Au Franc-Pêcheur. . . . .	186
La Seine. . . . .	188
Les Bords de la Seine, l'Hiver . . . . .	190
Les Mirages. . . . .	193
L'Inondation . . . . .	196



## EN BATEAU

Le Matin. . . . .	201
Le Soir. . . . .	203
La Nuit. . . . .	205

## LA FORÊT

Dessous de Bois. . . . .	209
Les Chênes. . . . .	211
La Mare. . . . .	213
En Forêt : I . . . . .	215
— II . . . . .	216
La Tonnelle . . . . .	217
La Lisière de la Forêt. . . . .	219

## LES HORIZONS AIMÉS

Chanson pour Laure. . . . .	223
Les Fleurs de Pommier. . . . .	225
Paysage d'Avril. . . . .	227
Les Sentiers. . . . .	229
Les Collines. . . . .	231
Réveil. . . . .	233
Les Trains du Dimanche. . . . .	234
Les Aubépines. . . . .	237
Un Clair de Lune. . . . .	239

Les Lilas. . . . .	241
Chanson. . . . .	244
Les Étangs. . . . .	246
Sieste, . . . . .	249
Faux Départ. . . . .	251
Bougival : I . . . . .	253
— II. . . . .	256
La Terrasse de Saint-Germain. . . . .	258
La Ferme d'Épinay . . . . .	260
Petit Logis. . . . .	262
Oiseaux d'Automne. . . . .	264
Le Voyage. . . . .	266



Achévé d'imprimer  
*le 20 Décembre mil neuf cent six*

PAR

BONVALOT-JOUVE

*15, Rue Racine, 15*

A PARIS

# A LA MÊME LIBRAIRIE

---

## ŒUVRES COMPLETES DE ALBERT MÉRAT

LES CHIMÈRES, poésies couronnées par l'Académie française,  
2<sup>e</sup> édition (*épuisé*).  
L'IDOLE, sonnets (*épuisé*).  
LES SOUVENIRS, sonnets.  
LES VILLES DE MARBRE, poésies couronnées par l'Académie française.  
L'ADIÉU, poème.  
PRINTEMPS PASSÉ, poème.  
LE PETIT SALON, en vers (1876-1877).  
AU FIL DE L'EAU, poésies.  
POÈMES DE PARIS.  
VERS LE SOIR, poésies couronnées par l'Académie française.  
TRIOLETS DES PARISIENNES DE PARIS.  
LES JOIES DE L'HEURE.  
CHANSONS ET MADRIGAUX.  
VERS OUBLIÉS.  
PETIT POÈME.  
LES TRENTE-SIX QUATRAINS A MADAME.  
LES TRENTE-SIX DÉDICACÉS.  
LA RANCE ET LA MER.  
QUELQUES PAGES AVANT LE LIVRE.  
PETITES PENSÉES D'AOUT.

---

POÉSIES (*Les Chimères, l'Idole, les Souvenirs, les Villes de Marbre*). Lemerre (PETITE BIBLIOTHÈQUE LITTÉRAIRE).

---

ŒUVRES CHOISIES (1863-1904), avec une Introduction par ERNEST PRÉVOST. — Lemerre.

---

## ALBERT MÉRAT ET LÉON VALADE

AVRIL, MAI, JUIN, sonnets. — Poésies de Léon Valade, tome I.  
Lemerre (PETITE BIBLIOTHÈQUE LITTÉRAIRE).  
INTERMEZZO, Poème traduit de Henri Heine (*épuisé*).

---

*A paraître :*

POUR LES LETTRES. — EPIGRAMMES. — AUTRES VERS OUBLIÉS.

---

Imp. BONVALOT-JOUVE, 15, rue Racine, Paris.